

LA CUVETTE DE BELOBAKA, UNE UNITE REGIONALE DU MOYEN-OUEST AUX MARGES DU BONGOLAVA

par
Jean-Pierre LAPAIRE *

A une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Tsiroanomandidy, capitale régionale du Moyen-Ouest de la province de Tananarive, au Nord du Mahajilo, s'étend une petite région originale, bien que participant des caractères géographiques du Moyen-Ouest malgache (1) ; la cuvette de Belobaka, nettement délimitée du point de vue topographique (2), apparaît comme une région de contacts tant du point de vue physique que du point de vue humain.

-
- (1) On appelle Moyen-Ouest à Madagascar, les espaces relativement dépourvus de population qui s'étendent entre les régions sédimentaires occidentales et les hautes terres centrales.
 - (2) Il est habituel et erroné de dénommer "Pénéplaine de Belobaka" l'ensemble des surfaces drainées par le réseau du Mandalo, l'un des constituants du Mahajilo ; en fait, la cuvette de Belobaka est une unité marginale par rapport au bassin hydrographique du Mandalo.

Ce travail résulte de la synthèse d'enquêtes réalisées par les dix-huit étudiants de Licence de la promotion 1973, sous la direction de J.P. Lapaire, avec la collaboration de Mme Tiaray Rajaona et de M. Désiré Rasamoelina du Laboratoire de Géographie de l'Université de Madagascar.

* Laboratoire de Géographie de l'Université de Madagascar et ERA 344 du C.N.R.S. (France).



Cette unité dont le modelé s'apparente à celui des "Pénéplaines" du Moyen-Ouest, se trouve encastrée dans l'ensemble du bourrelet marginal occidental du socle malgache connu ici sous le nom de Bongolava (3) et apparaît ainsi comme un alvéole, annexe occidentale isolée du Moyen-Ouest presque au coeur du Bongolava. Aux vastes espaces sans arbres du Moyen-Ouest succèdent ici les lambeaux forestiers ripoles d'autant mieux conservés qu'on se dirige vers l'Ouest : les paysages végétaux y sont l'expression des formes d'organisation de l'espace par les groupes humains, et on peut y opposer trois domaines : les plateaux de bordure, domaine d'une savane appauvrie par les feux de brousse répétés, la partie orientale de la cuvette où la marque de populations d'agriculteurs se traduit par une disparition récente et presque complète des forêts ripoles ainsi que par la présence de quelques reboisements d'eucalyptus autour de Belobaka, et l'Ouest de la cuvette où les feux de pasteurs ont chassé la forêt des plateaux la réduisant à des galeries.

C'est que la cuvette est une région où entrent en contact des groupes humains pourvus de civilisations différentes (4), surtout dans le domaine des techniques de mise en valeur de l'espace. La cuvette de Belobaka, longtemps domaine de parcours des populations de pasteurs sakalava, est devenue une zone d'immigration où s'installent ou séjournent des hommes originaires des différentes régions de l'île. Cette région intermédiaire entre les Hautes Terres centrales et l'Ouest voit ainsi la juxtaposition de populations attachées au travail de la terre, nouvelles venues, et de populations fidèles à un élevage traditionnel de type "contemplatif", Bara et Sakalava.

A cette opposition fondamentale sont venus se surimposer les effets directs de l'introduction de l'économie de marché : ces vastes solitudes sous-exploitées ont vu l'installation de concessions d'élevage accordées dans les années trente par l'autorité coloniale. Aussi tant dans le domaine agricole que dans le domaine pastoral se juxtaposent des systèmes de production plus ou moins modernisés et tournés vers le marché. Exploitations familiales, ferme d'Etat et ferme d'élevage de structure capitaliste s'y côtoient. Pourtant, la mise en valeur rationnelle de ces espaces ne fait que commencer : cette cuvette est encore relativement vide d'hommes alors qu'elle apparaît naturellement attractive.

UNE UNITE GEOGRAPHIQUE NATURELLE DU MOYEN-OUEST

(1) Une cuvette bien délimitée

La cuvette de Belobaka constitue une unité topographique et hydrographique bien délimitée : drainées vers l'Ouest, à travers les reliefs montagneux du Bongo Lava, par la vallée en gorge de l'Itondy, ses eaux ne rejoignent celles du fleuve Manambolo que dans le Betsiriry. Topographiquement, la cuvette apparaît comme une zone déprimée de forme grossièrement circulaire d'une

(3) Ce qui signifie "la longue montagne".

(4) Au sens de P. Gourou.

vingtaine de kilomètres de diamètre (5) à des altitudes de l'ordre de 800 à 850 m pour les longs interfluves en forme de glacis bien plans qui convergent vers les vallées et qui constituent la "surface de Belobaka". Emboîtés de quinze à vingt mètres en contrebas des glacis et se raccordant à eux par des versants convexes bien marqués, de larges bas-fonds (6) occupent les vallées ; ces fonds inondables en saison des pluies occupent bien un sixième de la superficie de la cuvette et représentent un vaste potentiel de rizières. Quelques rares reliefs résiduels dominent la surface de Belobaka ; ils culminent régulièrement à 920-950 m tels l'Ambatomainty (943 m au S.S.W. de Belobaka) ou l'Ambatonosy (922 m au N.W.) (7).

La cuvette est bien délimitée par des bordures nettes, en particulier au Sud où le plateau de Besanatry-Marañita atteint 1 200 m dominant la dépression de plus de 300 m par un talus vigoureux et de tracé rigide. Vers l'Est, la bordure est moins brutale, la piste de Tsiroanomandidy s'insinuant par un seuil à 950 m d'altitude. Au Nord, la cuvette est fermée par une double ligne de reliefs orientés N.W.-S.E. : la première culmine vers 950 m et individualise un couloir allongé, annexe de la cuvette, de même orientation ; la seconde atteint 1 050 m à 1 100 m (8). Vers l'Ouest, l'Itondy se fraie un passage à travers les reliefs montagneux du Bqngolava.

De tous côtés, la cuvette est ainsi dominée par un ensemble de plateaux situés à des altitudes fort variables. Au Sud et vers l'Ouest, le plateau de Besanatry apparaît comme un ensemble de hautes surfaces étonnamment régulières, localement emboîtées et, en bordure de la cuvette, nettement basculées vers celle-ci. Au Nord et vers l'Est, les plateaux sont beaucoup plus accidentés et de nombreux éléments alignés selon l'orientation dominante N.W.-S.E. portent les altitudes supérieures, vers 1 100 m. La bordure des plateaux est le domaine de l'érosion accélérée sous forme de "lavaka", alors que ces processus sont plus rares sur les plateaux et absolument exclus de la cuvette, même sur les pentes à convexité très marquée qui dominent les bas-fonds.

La cuvette s'individualise également très nettement par ses paysages végétaux ; alors que les plateaux des bordures ne portent guère qu'une steppe de graminées basses, la cuvette est le domaine d'une haute savane dense. L'absence de végétation forestière sur ces plateaux et même l'absence d'arbres accentue encore la monotonie de ces vastes espaces où *Heteropogon contortus*

(5) La cuvette proprement dite occupe ainsi une superficie de l'ordre de 350 km².

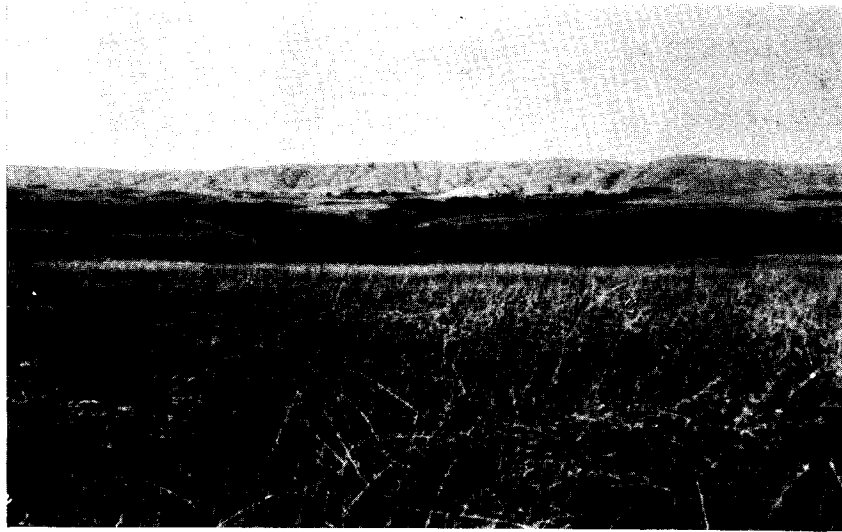
(6) Ils peuvent atteindre 200, voire 250 m de large.

(7) Ce nom signifie le "rocher-île" ; ces reliefs résiduels isolés évoquent effectivement des îles émergeant des herbes de la savane.

(8) Ces reliefs sont traversés par des cours d'eau à orientation grossièrement orthogonale ou franchement parallèle à la direction générale, si bien qu'il existe une zone de transition entre la cuvette proprement dite et les plateaux de la bordure septentrionale.



Vue générale de la cuvette de Belobaka vers le S.W., prise de l'Ambatomisitendany, l'un des reliefs appalachiens de la bordure N.E. ; à l'arrière-plan, l'escarpement composite de la bordure méridionale dans laquelle on distingue des éléments basculés.



Vue générale de la surface de Belobaka (partie occidentale de la cuvette) vers le Sud, prise de l'Ambatonosy. On note les vallons encore largement forestiers.



Les blocs basculés du plateau méridional (Marahita-Ambatobe). Au premier plan, la surface mi-tertiaire d'Ambatobe : au deuxième plan, un des éléments de cette surface est basculé vers la cuvette de Belobaka, visible à droite du cliché. A l'arrière plan, au-delà de la cuvette, les reliefs de la bordure septentrionale.

("danga") et *Aristida multicaulis* dominants, loin de couvrir le sol (9), ne forment qu'un tapis discontinu de touffes entre les cailloux de quartz et les éclats rocheux. Dès qu'une pente se manifeste, *Aristida multicaulis* devient exclusif et constitue une steppe très ouverte de touffes déchaussées vers l'aval ; la couverture au sol tombe à des valeurs de 20 à 40 %. Par contre, les herbes hautes de la cuvette couvrent entièrement les glacis (10) et le "vero" (*Hyparrhenia rufa*) en est l'espèce largement dominante, atteignant ici 2 mètres (11). La végétation arborée se localise dans les bas-fonds formant un liseré de frondaisons qui souligne le tracé des ruisseaux, là où le défrichement ne l'a pas encore fait disparaître ; d'ailleurs, le caractère récent de bien des défrichements est attesté par la présence de fougères, témoins de l'extension de la forêt, sur certaines des pentes convexes. Déboisées, les parties les plus humides de bas-fonds, en particulier les cuvettes hydromorphes en arrière des bourrelets de rive sont le domaine des "zozoro" (*Cyperus madagascariensis*), de l'"harefo" (*Heleocharis*) et de l'"anambalazana" (*Alter-nanthera sessilis*).

Bien qu'elle appartienne à la grande famille des pénéplaines du Moyen-Ouest malgache, la cuvette de Belobaka nous apparaît donc une petite unité naturelle originale. Les fondements de sa personnalité sont d'abord morphologiques.

(2) Une unité morphologique originale

a) Le matériel : un vieux socle précambrien

La cuvette de Belobaka possède une individualité structurale originale dans son cadre régional. Alors que celui-ci est essentiellement constitué par un ensemble de terrains migmatitiques rapportés au système du graphite, la région de Belobaka présente une plus grande diversité : outre ce fond migmatitique, on y observe des affleurements importants de granites migmatitiques, mais aussi de gneiss, de schistes et de quartzites et même, au centre de la cuvette, un ensemble de roches basiques anciennes reprises dans le métamorphisme général, gabbros et diorites.

Les leviers géologiques conduisent à distinguer d'après leur niveau de métamorphisme, trois ensembles dans ce socle, le premier rattaché au système du graphite, le second de métamorphisme moins profond au système du Vohibory et enfin la série schisto-quartzocalcaire dont on retrouverait ici les affleurements les plus septentrionaux.

(9) Cette steppe d'une quarantaine de centimètres de haut ne couvre guère que 50 à 75 % du sol.

(10) La couverture au sol est de 100 %.

(11) Une haute savane de ce type est assez exceptionnelle à Madagascar sur de telles étendues ; localement, le "vero" fait une place au "danga" (*Heteropogon contortus*).

— Le système du graphite comprend ici à la fois les roches basiques du centre et de la partie occidentale de la cuvette et l'encadrement migmatitique et granitique. Les migmatites présentent des faciès assez variés (12) mais sont toujours à biotite et amphibole : elles sont profondément altérées. Il en est de même de l'ensemble des roches basiques du centre de la cuvette ; les seuls échantillons sains qu'on puisse recueillir sont des gabbros et des diorites, ce qui ne signifie pas du tout que l'ensemble soit homogène comme le montre le mode de gisement en lentilles ou en filons reconnus ici ou là au coeur des migmatites (13). Il semble prudent de considérer que si les roches gabbroïques constituent la plupart des affleurements, c'est qu'elles représentent l'élément le plus rebelle à l'altération d'un ensemble complexe d'ortho-gneiss, d'amphibolites et de migmatites plus ou moins granitisées, l'ensemble dérivant d'un matériel originel plus basique que l'environnement régional, comme le suggère la couleur très brune des sols de la cuvette contrastant avec les nuances rouges dominantes sur les bordures.

— Les roches rattachées au système du Vohibory sont des schistes cristallins qui s'étendent au Nord-Est et à l'Est de Belobaka sur trente-cinq kilomètres de long et environ cinq de large ; il s'agit d'une zone de micaschistes, de gneiss et d'amphibolites alternés, favorable au dégagement de reliefs appalachiens ; ces terrains sont disposés en synclinal déversé et en concordance de direction et de pendage avec les roches du système du graphite.

— Dans les quartzites, les cartes géologiques de reconnaissance (14), dressées en 1959 et 1963, distinguent deux ensembles différents : au Nord de la cuvette, les quartzites d'Ampamanta, concordants, sont intégrés dans le système du graphite, alors que ceux qui s'étendent au Sud sont rapportés à la série schisto-quartzocalcaire, discordante sur le vieux socle selon le schéma stratigraphique classique de H. Besairie. Ici et là, les quartzites apparaissent sous le faciès vitreux très recristallisé, à grains grossiers, distingué des quartzites gréseux de l'Iremo par B. Moine. Les uns et les autres constituent de hauts reliefs : le Kinangaly au Sud (1 319 m), l'Ampamanta au Nord (1 342 mètres).

b) L'agencement du matériel

La tectonique de plissement du socle est marquée dans toute la région de Belobaka par un style monoclinal serré avec des plongements systématiques

(12) Ce sont tantôt des migmatites granitoïdes, pouvant passer à des granites migmatitiques, tantôt des migmatites gneissiques rubanées lit par lit et même plus rarement ocellées.

(13) La carte géologique au 1/100 000 est incomplète : ainsi, l'Ambatomainty est un relief résiduel constitué de roches basiques (gabbros, orthoamphibolites et même pyroxénites) et non de migmatites. Une cartographie beaucoup plus détaillée serait nécessaire pour rendre compte de la complexité du mode de gisement de ces massifs de roches basiques repris dans le métamorphisme.

(14) Feuilles Belobaka-Mandalo (JK 47) et Itondy (I 47) au 1/100 000e.

vers le Sud-Ouest et des valeurs de 50 à 70 degrés. Le relevé de ces valeurs est extrêmement délicat dans toute la cuvette et sur ses bordures ; il n'est pas exclu que le complexe basique du centre de la cuvette se trouve pincé en synclinal (15).

La granitisation qui a affecté ce socle respecte très largement les grandes lignes de la structure : des granites migmatitiques sont interstratifiés et concordants, stratoides ou en lames ; ils mettent alors en valeur les charnières structurales mais peuvent aussi former des massifs plus étendus comme sur le plateau méridional de Besanaty-Marahita. Tous ces granites sont calcoalcalins et pauvres en ferro-magnésiens (16) ; ils constituent l'armature du relief.

c) Les rôles respectifs de l'érosion différentielle et de la tectonique

Dans ce cadre structural, le problème morphologique régional essentiel est de déterminer la part respective de l'érosion différentielle et de la tectonique dans la mise en place de la cuvette de Belobaka. L'étude conjointe de la cuvette et de ses bordures permet d'avancer quelques hypothèses.

Au préalable, il est nécessaire d'écarter la théorie de la stabilité absolue du socle malgache sur ses marges occidentales. D'autres arguments étant développés par ailleurs (17), contentons-nous de noter quelques faits relevés dans la région de Belobaka :

— la rigidité du grand talus qui limite au Sud la cuvette et son tracé même correspondent au jeu de failles orthogonales (18).

— le morcellement en blocs de la haute surface du plateau de Marahita-Ambatobe et le basculement de certains de ces blocs en direction du Nord vers la cuvette (cf. photo No. 3 et Fig. No. 3).

— le contraste de modelés sur la haute surface d'Ambatobe de part et d'autre d'une vallée de ligne de faille ; dans le même matériel de granite migmatitique, au Nord de la faille, une surface topographique parfaite tranche les

(15) C'est cette interprétation, suggérée par la carte géologique au 100 000e, qui est adoptée sur la coupe (Fig. No. 2).

(16) L'apparition de massifs granitisés dans l'environnement de la cuvette souligne sa position charnière : leur présence est un des traits du Bongo-lava.

(17) Voir pour plus de détails : J.P. Lapaire. De l'existence de mouvements tectoniques post-éogènes sur la bordure occidentale du socle malgache (à paraître).

(18) c . photographie aérienne (Planche III), ainsi que la Fig. 3.

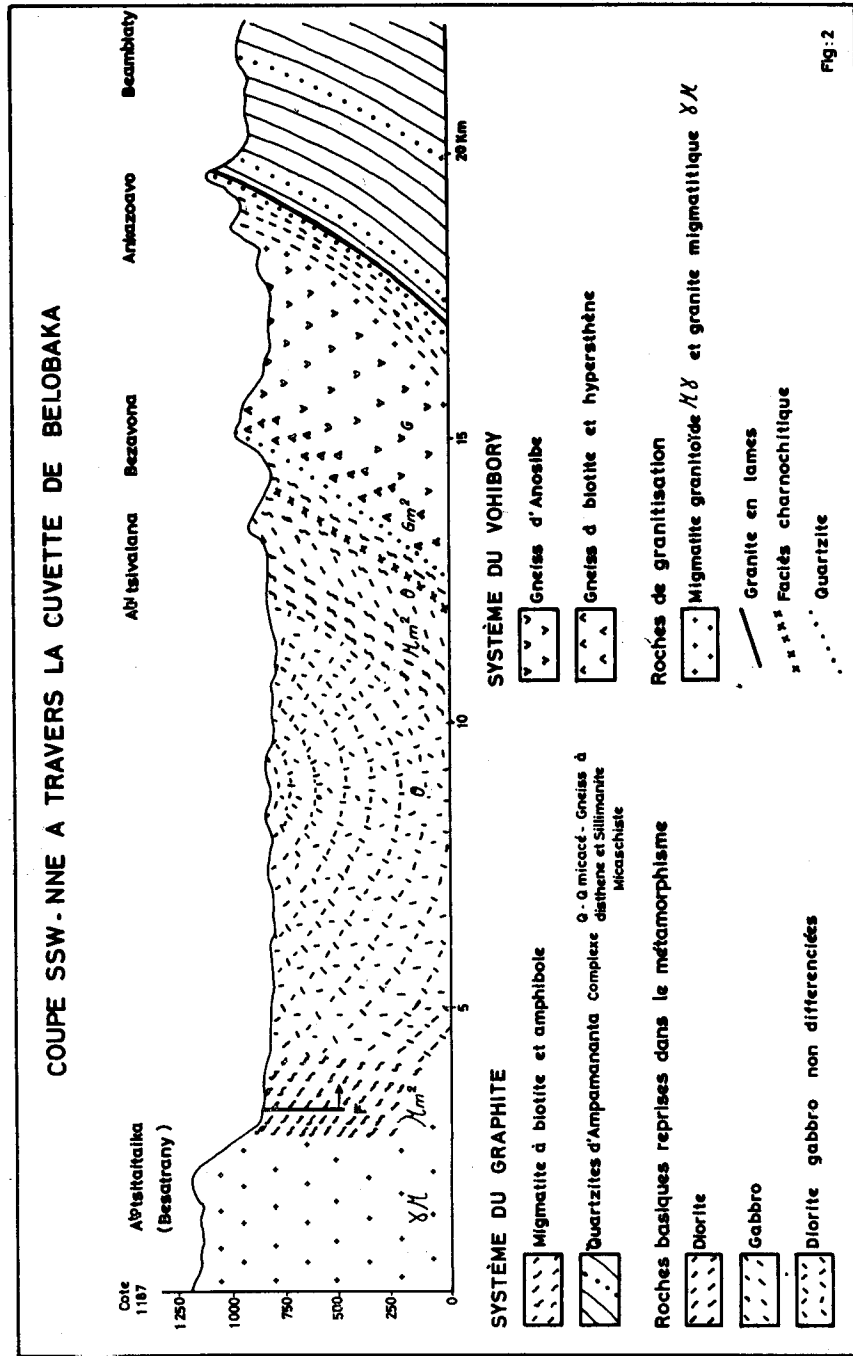


Fig. 2

granites ; ceux-ci n'affleurent guère (19) et le sol est parsemé de sables blancs témoins de l'extension des quartzites vers le Nord. Au Sud de la faille, les mêmes granites donnent un modelé ruiniforme de tors, boules et monolithes : un rejeu de l'ordre d'une trentaine de mètres est très probable.

— l'alignement des vallons et rivières entre Belobaka et Andakana dans le prolongement du talus qui dénivelle nettement la surface de Belobaka à l'ouest d'Andakana.

Ces quelques faits d'observation permettent d'affirmer le rôle actif de mouvements tectoniques postérieurs à la consolidation du socle. La datation de ces déformations suppose au préalable la datation de la surface d'aplanissement si bien conservée sur les granites de la bordure Sud et plus vers l'Ouest sur ceux du Bongolava (plateau d'Andramy). Deux solutions sont théoriquement possibles en tenant compte des connaissances acquises sur les surfaces d'aplanissement du socle malgache (20) :

a) - cette surface du Besanatry-Marahita-Ambatobe (vers 1 200 m) correspond à la surface dite des Tampoketsa ; cette solution semble peu plausible si on s'accorde à reconnaître cette surface sur l'Ambohiby trop proche et qui culmine à 1 542 m, et si on lui rapporte des reliefs tels le Tsinjomay (1 524 m) plus au Sud.

b) - cette surface du Besanatry-Ambatobe et du Bongo-Lava d'Itondy correspond à la surface intermédiaire méso-tertiaire, qui se trouve vers 1 450 m plus à l'Est sur le plateau de Miarinarivo et à Ambohimasina. C'est la solution la plus plausible, les reliefs plus élevés étant alors (sauf précisément mouvements tectoniques positifs) des reliefs dérivés de l'aplanissement fondamental des Tampoketsa.

Si nous adoptons cette seconde interprétation, les mouvements tectoniques qui affectent cette surface ne peuvent être que mio-pliocènes, du moins pour ceux qui morcellent et dénivellent les bordures de la cuvette de Belobaka. La constance des altitudes 920-950 m sur les reliefs résiduels qui accidentent la surface de Belobaka amène à les attribuer à la même surface méso-tertiaire abaissée par rapport aux bordures par ces mouvements mio-pliocènes : dans cette optique, l'origine de la cuvette serait tectonique.

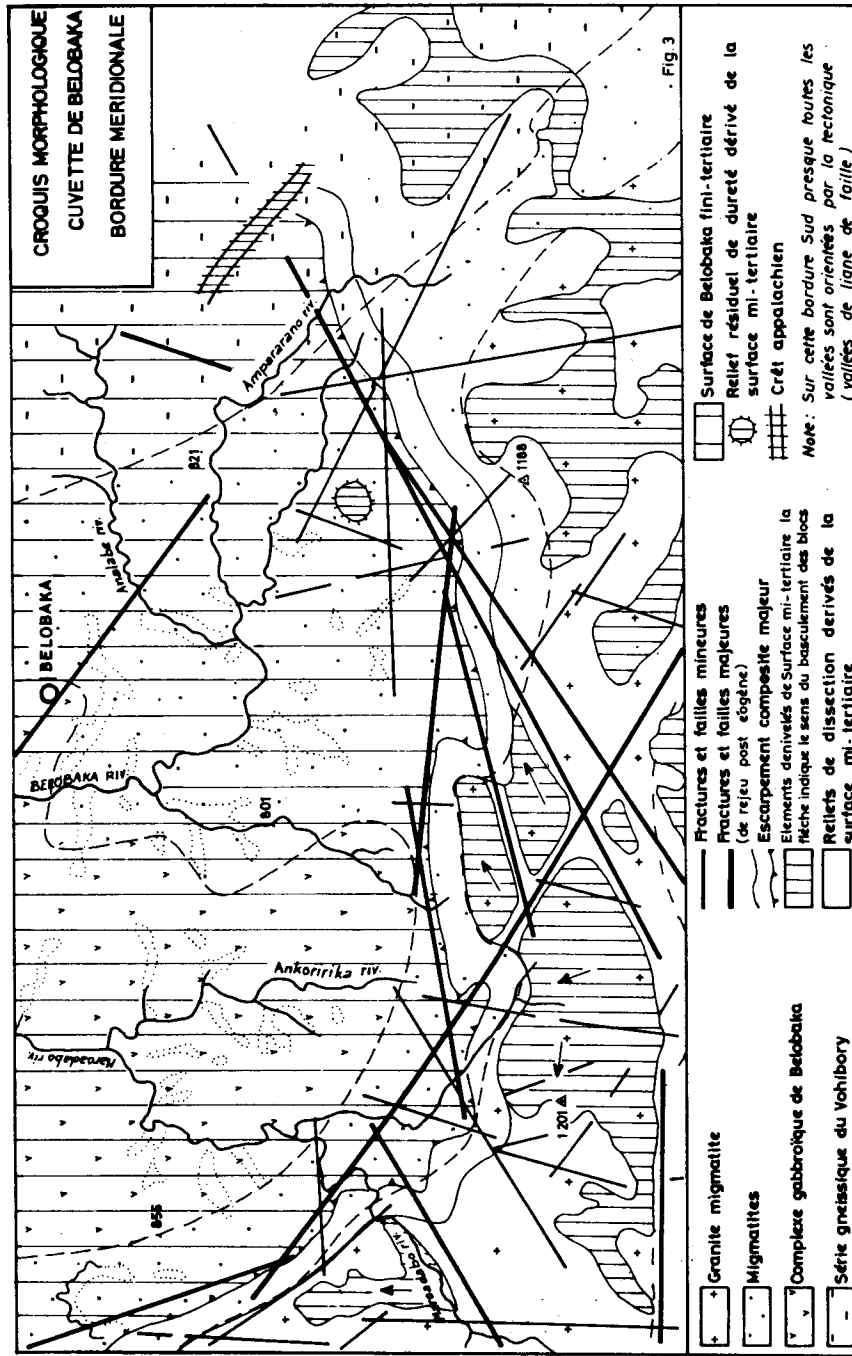
Mais la surface de Belobaka proprement dite se développe en contrebas de ce niveau 920-950 m qu'elle ne respecte que là où affleurent des roches plus résistantes à l'altération (21) ; partout ailleurs, le complexe de migmatites

(19) On vérifie cependant leur présence dans le bed-rock des rivières.

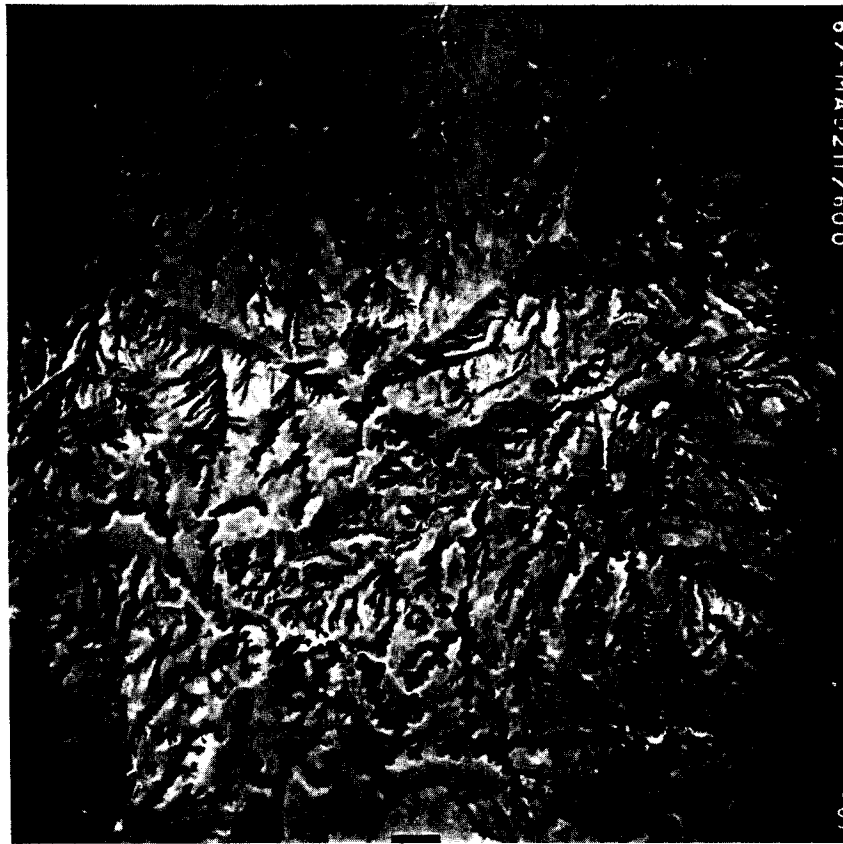
(20) cf. bibliographie Nos. 2 et 3.

(21) Amphibolites de l'Ambatomainty, granites et charnockites de l'Ambatonosy, quartzites et amphibolites des barres appalachiennes de la bordure nord-est.





LA PARTIE MERIDIONALE DE LA CUVETTE DE BELOBAKA
DOMINEE AU SUD PAR LE PLATEAU D'AMBATOBE-MARAHITA



IGN, mission Mad 211/600 1967, cliché No. 61. Echelle 1/60 000^e environ.

Le modelé de la surface de Belobaka avec ses longs interfluves et ses larges bas-fonds s'oppose à la vigueur de l'érosion sur le talus méridional où apparaît le rôle de la tectonique. Dans le coin N.E., à proximité du village de Tsinjoarivo, rizières de bas-fonds et parcelles géométriques des "tanety" grignotent la forêt galerie et la savane.

Planche III

et d'orthoigneiss fortement trituré dans ce noeud tectonique (22) a été nivelé par un aplanissement qu'on est tenté de rattacher à la surface fini-tertiaire définie sur les Hautes Terres avec, comme principal caractère, d'être toujours limitée aux affleurements de roches altérables. C'est bien ce qu'on observe dans la région de Belobaka : alors que la surface déformée des bordures tronque absolument toutes les roches, la surface de Belobaka respecte un cer-

(22) cf. croquis morphologique de la bordure sud (Fig. 3).

tain nombre de reliefs résiduels témoins de la surface méso-tertiaire effondrée et se limite exactement aux affleurements non granitisés du système de graphite. On peut donc en conclure que l'alvéole de Belobaka est le résultat d'un surcreusement par érosion différentielle dans un secteur du socle abaissé par subsidence et failles (23), ces fractures ayant fragilisé le matériel.

On comprend alors mieux les différents caractères topographiques de la cuvette : la vigueur de la bordure Sud qui correspond à un escarpement composite (24) ou la présence dans la cuvette de reliefs résiduels qui sont des "härtlinge" ; la complexité de la bordure septentrionale correspond à des alignements appalachiens dégagés dans le synclinal de schistes cristallins rapportés au système de Vohibory : les amphibolites renforcées des quartzites donnent les crêtes, alors que le sillon de l'Itondy supérieur correspond aux gneiss et aux micaschistes à grenat mis en creux (cf. Planche IV).

La surface fini-tertiaire a été nettement réentaillée par une reprise d'érosion quaternaire et ses glacis se raccordent aux bas-fonds qu'ils dominent de quinze à vingt mètres par des pentes convexes marquées. Mais le caractère topographique le plus étrange et qui fait l'originalité de la cuvette est l'étendue de ces bas-fonds ; nulle part ailleurs dans le Moyen-Ouest, ils n'ont une telle ampleur, ce qui amène à rechercher d'autres explications que les seules oscillations climatiques (25). L'hypothèse de rejeux tectoniques quaternaires, postérieurs à la surface fini-tertiaire peut difficilement être écartée quand on constate la présence d'un talus rectiligne de quatre-vingt mètres de commandement dénivellant cette surface de Belobaka à l'Ouest d'Andakana. Des ajustements tectoniques de ce type ont été reconnus ailleurs sur le Bongolava (26) ; dans cette hypothèse, l'amplitude locale des remblaiements de bas-fonds pourrait être le résultat d'un rejeu positif du Bongolava, niveau de base local pour le réseau de l'Itondy. Actuellement, ce remblaiement se trouve réentaillé de deux mètres à trois mètres à proximité des artères principales et il montre localement à sa base un niveau de galets. Il semble donc que la localisation de la région en bordure du Bongolava, bourrelet marginal occidental du socle malgache, marque d'une profonde empreinte ses paysages morphologiques.

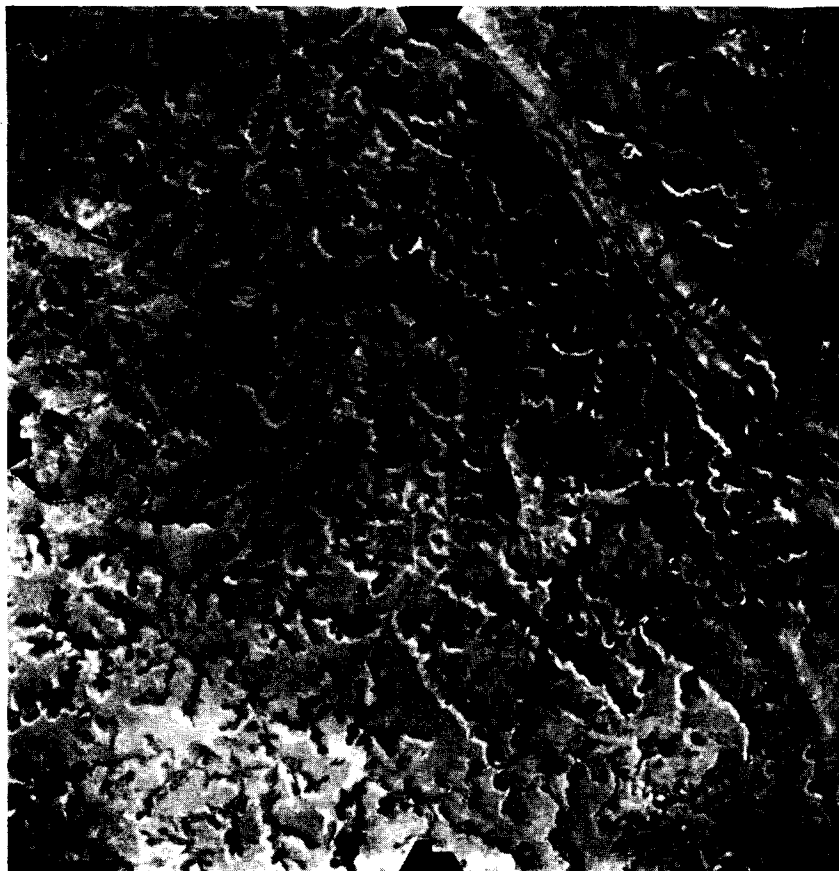
(23) L'unité hydrographique de la cuvette peut également être attribuée aux déformations mio-pliocènes.

(24) Escarpement de faille exagéré par l'érosion différentielle sur le plan de faille qui met en contact d'un côté des granites, de l'autre des migmatites ; cependant, le passage d'une roche à l'autre ne se fait pas toujours exactement sur la ligne de faille.

(25) cf. bibliographie, No. 4.

(26) cf. J.P. Lapaire, article cité, à paraître.

LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA CUVETTE DE BELOBAKA



IGN, mission Mad 007/500 1949, cliché No. 905.

Planche IV

Au N.E. apparaissent les reliefs appalachiens de l'Ambatondrainizanamavo, et au centre le relief résiduel isolé de l'Ambatonosy. On remarque l'importance des bas-fonds ainsi que le caractère de noeud tectonique de la cuvette (tracé de la rivière Itondy et grand accident N.N.W.-S.S.E. à rejeu récent, en particulier). En 1949, les marques de cultures sont très limitées, même à proximité du village de Maritampona, dans le coin S.W. du cliché.

(3) Un milieu aux aptitudes attractives et diverses

Dépression au coeur des plateaux du Moyen-Ouest et du Bongolava, la cuvette de Belobaka offre aux hommes d'importantes réserves de terres cultivables et une gamme étendue de potentialités agricoles. Ses bordures, domaine de la savane dégradée, sont le royaume des éleveurs, alors que la qualité de ses sols et l'étendue de ses bas-fonds n'ont pas manqué d'attirer des popula-

tions d'agriculteurs. Ceux-ci ont trouvé là des conditions particulièrement favorables : les conditions morphologiques et hydrographiques y ont en effet individualisé différents terroirs adaptés au stock de plantes cultivées dont ils disposaient, et qui constituaient, dans ce milieu vide, de vastes espaces de terres vierges.

Les glacis de la surface de Belobaka portent des sols qui, développés en particulier au détriment du complexe basique, présentent des aptitudes naturelles étonnantes. Ce sont des sols rouge-brun ferrallitiques, profonds, dotés d'une bonne capacité d'échange et de bonnes caractéristiques physiques ; l'horizon organique y dépasse toujours 20 cm et la pente toujours inférieure à 12 % n'y est pas un obstacle à la mise en culture. Ces sols présentent une fertilité propre qui étonnent des agriculteurs venus de régions où les argiles latéritiques et les arènes, cultivées depuis des générations sans restitution systématique, ne rendent que de médiocres rendements. Sur ces terres vierges qui donnent couramment 20 quintaux de maïs à l'hectare, 25 à 30 quintaux d'arachides ou 20 à 30 tonnes (en 18 mois) de manioc (27), rendements exceptionnels en agriculture pluviale traditionnelle, les champs ne sont cependant pas permanents ; les "tanety" sont vastes et sous-utilisées : lorsque le rendement baisse, il suffit d'ouvrir un nouveau champ. Ces sols naturellement fertiles ne craignent guère l'érosion : la pente est faible, la végétation de graminées vivaces exceptionnellement dense, au point que, du sentier, il est bien difficile de distinguer la parcelle cultivée, fermée de toutes parts par le front des hautes herbes. Ce terroir de "tanety" a une double vocation : d'une part, il fournit de vastes étendues de parcours aux troupeaux, en particulier en saison humide, et d'autre part, il porte des parcelles rectangulaires ouvertes à la charrue et vouées à l'arachide et au maïs (28).

Les pentes convexes qui dominent les bas-fonds ne sont pas négligées malgré leur forte déclivité (29) : elles portent en bas de pente, sur les colluvions, les plantes à tubercules : manioc, patates douces et "saonjo" ; outre un bon drainage, ce terroir leur assure un abri contre les vents. Tout en bas du versant, les bouquets de bananiers et parfois quelques planches de brèdes et de cultures maraîchères signalent la proximité des sources.

Les terroirs de fond de vallon constituent le pivot de la vie rurale car ils sont consacrés à la riziculture de subsistance ; les vallons affluents, moins sujets aux inondations estivales que les vallées principales dans lesquelles le drainage est de plus rendu difficile par l'obstacle des bourrelets de rives,

(27) Après fertilisation organique et minérale, ces sols peuvent donner jusqu'à 75 tonnes de manioc à l'hectare.

(28) On y a introduit récemment le riz en culture sous pluie (riz de "tanety" par opposition au riz de rizière inondée) ; mais il ne s'agit encore ici que d'expériences.

(29) Cependant ce terroir n'est pas très soigné et tous les paysans n'y possèdent pas de champ : les récoltes ne fournissent qu'un appoint alimentaire, dont beaucoup peuvent se passer.

portent des parcelles d'une taille bien supérieure à celles des hautes terres centrales : la pression démographique est encore faible et le travail à la charue qui précède le piétinage permet de mettre en valeur de plus grandes surfaces. Ce terroir assure aux agriculteurs installés dans la cuvette de Belobaka une autonomie vivrière solide et leur permet même de dégager un excédent commercial occasionnel (30).

Pourtant, ce terroir à vocation rizicole (31) reste largement sous-exploité : on peut estimer à un tiers au grand maximum l'espace effectivement cultivé : les bras manquent. De même, la riziculture améliorée pratiquée pendant quelque temps a été abandonnée car elle demande trop de travail. Aussi ce terroir offre-t-il, au moins là où la forêt ne l'occupe plus, des espaces de pâturages pour les bovins. Il offre en particulier un précieux pâturage de contre-saison ; et, même au coeur de la saison sèche hivernale, il n'est pas nécessaire de brûler les herbes des "tanety" puisque les troupeaux disposent alors de tout ce terroir après la levée des récoltes. De ce point de vue, le contraste est grand, en juillet-août, entre le coeur agricole de la cuvette où ne s'élève aucune fumée et la partie orientale, les bordures et même la moitié occidentale qui sont déjà dévastées par les feux de brousse : les éleveurs ne disposent pas, contrairement aux gens de Belobaka, des pâturages des fonds puisque ceux-ci sont soit étroits et limités (plateaux de bordure), soit occupés par des forêts galeries (secteur occidental de la cuvette) ; pour eux, le feu de "tanety" est une nécessité.

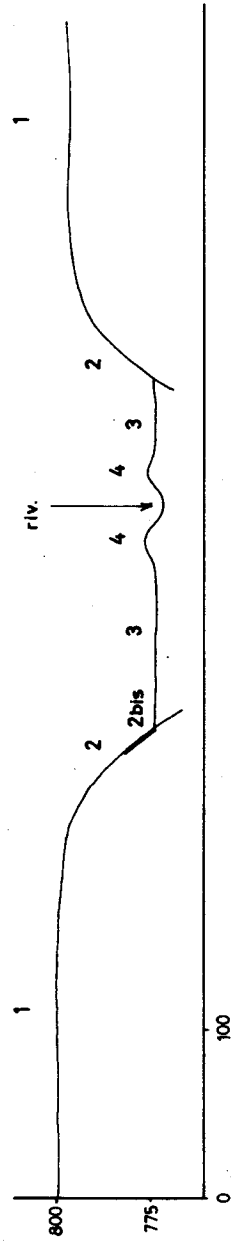
Ainsi, la cuvette de Belobaka apparaît comme un milieu particulièrement favorable à une population de paysans descendus des hautes terres centrales. Le bon équilibre des deux terroirs de "tanety" et de bas-fonds, leur permet d'assurer largement leur alimentation de base et de s'intégrer à l'économie commerciale par les cultures pluviales sur "tanety". L'importante proportion relative des bas-fonds assure, outre un potentiel rizicole important, des ressources fourragères qui sont essentielles en saison sèche et qui permettent aux agriculteurs de sacrifier au goût de l'élevage sans détruire la fertilité des sols de "tanety" par les feux.

Le climat de la région est également favorable à la vie rurale même si les conditions climatiques imposent leur rythme à la végétation tout comme à la croissance du bétail. La répartition des pluies détermine l'opposition tranchée de deux saisons, une saison des pluies de novembre à mai et une saison sèche et fraîche hivernale. Un contraste marqué des paysages de saison sèche et de saison humide en résulte. Les maxima pluviométriques et thermiques coïnci-

(30) Celui-ci a été plus important dans le passé : le rapport actuel (juillet 1973) des prix pousse le producteur vers les cultures de "tanety".

(31) Les sols y sont de bons sols hydromorphes de rizière, riches en matière organique et en bases échangeables.

LES TERROIRS DE LA CUVETTE DE BELOBAKA



COUPE DE LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE BELOBAKA PRÈS DU SITE ANCIEN DE FALIARIVO

- 1) élément de glacis de la surface de Belobaka, pente faible, sols profonds, haute savane dense ; champs de tanety (cultures commerciales)
- 2) convexité de raccord entre glacis et bas fond ; sols rajeunis, savane dense ; champs de manioc.
- 2bis source de bas de versant ; bouquets de bananiers, planches de brèdes, taninketsa parfois.
- 3) bas fond parfaitement plan, mauvais drainage latéral du fait du bourrelet, tendance à l'hydromorphie ; rizières.
- 4) bourrelet de rive

dant pendant l'été austral, les cultures, essentiellement pluviales, en tirent le meilleur profit tout comme la végétation naturelle (32). La position occidentale de la région et son altitude lui assurent en été des températures plus élevées que sur les hautes terres centrales : les maxima moyens mensuels se tiennent alors autour de 27 degrés C à Tsiroanomandidy (33), le plus fort maximum absolu relevé étant de 35,2 degrés, en novembre (34) et les moyennes mensuelles estivales dépassent 21 degrés. Les conditions thermiques apparaissent optimales pour la croissance végétale, d'autant que les températures nocturnes s'élèvent en cette saison.

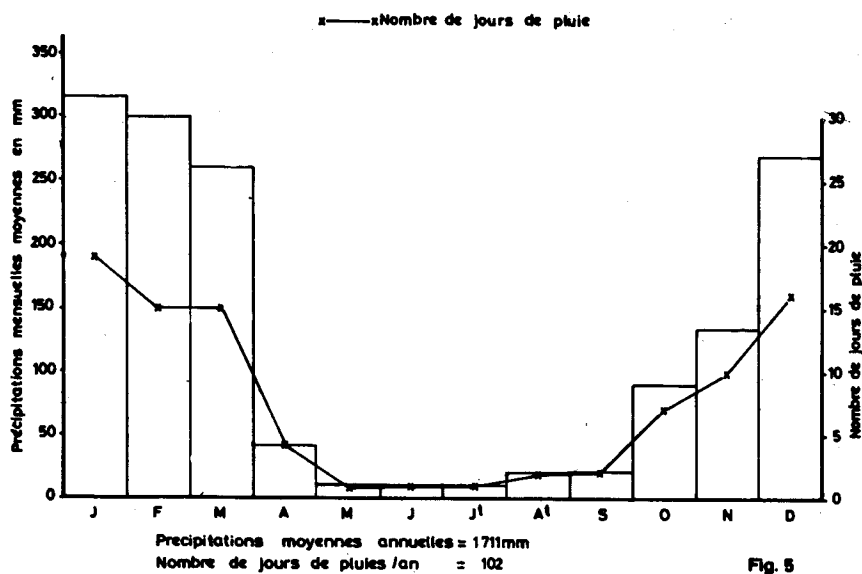
TEMPERATURES ESTIVALES A TSIROANOMANDIDY

Mois	Moyennes mensuelles	Maxima moyens mensuels	Minima moyens mensuels
Octobre	19° 7	27° 4	11° 9
Novembre	21° 1	28° 2	13° 9
Décembre	21° 4	27° 6	15° 2
Janvier	21° 4	26° 9	15° 8
Février	21° 4	27° 0	15° 7
Mars	21° 0	26° 4	15° 5

La région reçoit de fortes précipitations annuelles : Tsiroanomandidy accuse 1653 mm/an et Belobaka 1711 mm; dont 80 % tombent en six mois, d'octobre à mars, pour cette dernière station (35). Ces pluies concentrées sur une saison tombent en très grosses averses orageuses surtout brutales au coeur de la saison des pluies (décembre-janvier-février et mars) : les maxima journaliers peuvent alors atteindre 130 mm. Les variations inter-annuelles sont modérées (36) et même si des décades sèches peuvent survenir en saison des pluies, les récoltes ne sont jamais menacées par ces accidents climatiques. La saison sèche est une période de repos végétal car les pluies deviennent exceptionnelles : de mai à septembre inclus, il ne tombe en moyenne que 61,3 mm de précipitations à Belobaka en 7 jours, soit moins de 4 % du total

- (32) Ce rythme fondamental se répercute aussi sur le régime hydrologique : aux crues de février s'opposent les étiages de septembre-octobre (fin de saison sèche), le débit restant appréciable toute l'année.
- (33) Belobaka est équipé d'un pluviomètre mais n'enregistre pas les températures. Nous citons donc à défaut les valeurs relevées à Tsiroanomandidy (70 km à l'E.S.E.).
- (34) Ce maximum absolu est aussi le plus fort jamais enregistré dans une station des hautes terres d'après G. Donque (cf. Bibliographie No. 6).
- (35) cf. Fig. No. 5).
- (36) Pour Tsiroanomandidy, les écarts à la moyenne sont de l'ordre de 25 % dans les deux sens.

LES PRECIPITATIONS A BELOBAKA



moyen annuel ; le nombre de jours de pluie en saison sèche est très faible et ne représente que 9,9 % du total à Tsiroanomandidy et 7 % à Belobaka. La sécheresse de cette saison est encore aggravée par l'effet de foehn de l'alizé, chaud et sec, qui assurent des températures diurnes élevées pendant l'hiver (37). L'étroite dépendance des récoltes vis-à-vis des pluies fait de la saison sèche une période de morte-saison agricole, en l'absence de toute forme de maîtrise de l'eau.

Outre les vastes réserves de terres cultivables et les terroirs fertiles adaptés à leurs cultures traditionnelles, les migrants trouvent ainsi des conditions climatiques assez proches de leurs régions d'origine, mais de nuance nettement plus chaude qui assurent une végétation luxuriante en saison humide.

DE L'ELEVAGE EXTENSIF A LA COLONISATION DES TERRES NEUVES

(1) Le poids du passé.

Comme l'ensemble des espaces situés à l'ouest des hautes terres centrales, domaine de plateaux et de savanes graminéennes, terres de parcours de populations plus tournées vers l'élevage bovin que vers la culture, la cu-

(37) Les maxima moyens en juillet-août sont de l'ordre de 25 à 26 degrés C, alors que les minima moyens descendent à 12,5 degrés.

vette de Belobaka et ses bordures ont longtemps subi les effets de cette mise en valeur extensive mais destructive fondée sur le parcours des troupeaux et les feux de brousse répétés. Ces techniques ont détruit la forêt et continuent à la faire reculer : sur les pentes convexes au-dessus des bas-fonds forestiers, il est habituel de retrouver le sous-bois de fougères. Il est donc très probable qu'ici le brûlis a créé ou du moins fortement étendu les surfaces herbeuses ; aujourd'hui, la répétition des feux accentue la dégradation de la végétation : sur les bordures de la cuvette, le sol est pavé de cailloux par départ différentiel des éléments fins non retenus par les touffes isolées d'*Aristida* (cf. Planche VI). Le ruissellement prend même en charge des sables qui vont détruire les rizières des vallées (38).

La dégradation de la végétation est beaucoup plus accentuée sur les bordures que dans la cuvette ; tout se passe comme si la qualité des sols avait ici contrebalancé l'effet des feux. Il n'est pas impossible aussi que la cuvette ait été domaine de culture comme le suggère le nom même de Belobaka ("beaucoup de tabac" en dialecte sakalava) et les traditions recueillies qui parlent effectivement d'une ancienne culture de tabac (39). La moindre dégradation des savanes de la cuvette doit également être attribuée à la faible densité de population malgré l'immigration récente : la densité du canton qui débordait d'ailleurs largement sur les plateaux et sur le Bongolava désert est de l'ordre de 2,5 hab/km² (40) : la région de Belobaka ne manque pas d'apparaître comme une région encore vide d'hommes. C'est qu'elle a longtemps appartenu à la zone de "no man's land", de marche frontière entre le royaume merina et les royaumes sakalava, ouverte aux raids des uns et des autres. Conquise par le roi Radama 1^{er} au début du XIX^e siècle, cette marche militaire fut ouverte aux troupeaux des dignitaires merina mais n'en resta pas moins soumise aux razzias sakalava malgré les postes militaires de Tsiroanomandidy et d'Ankavandra (41). Ces contacts de populations, le plus souvent hostiles, contribuèrent, de concert avec le système de mise en valeur, à perpétuer au Moyen-Ouest son caractère de désert humain jusqu'au début du siècle. Terre de parcours des éleveurs de l'Ouest et des troupeaux des Andriana, elle a été longtemps fermée aux agriculteurs et est longtemps restée, même sous le régime colonial, une zone de relative insécurité : les plus anciens des immigrés évoquent le temps des ban-

(38) Ainsi au village de Beambiaty, situé à quinze kilomètres au nord de Belobaka, des rizières exploitées depuis des années ont été stérilisées par ensablement pendant la saison des pluies dernière.

(39) Si celle-ci a existé ici, elle n'a laissé aucune trace.

(40) Le canton de Belobaka a vu sa population évoluer au rythme suivant (d'après les chiffres officiels) :

1960	4 330 hab.	d : 1,3 hab/km ²
1963	5 107 hab.	
1969	5 587 hab.	
1973	7 849 hab.	d : 2,4 hab/km ²

On observe une croissance rapide, résultat d'un taux d'accroissement naturel élevé et de l'immigration.

(41) Les esclaves "ambaniandro" gardiens de troupeaux y procédaient ainsi les agriculteurs des hautes terres.



aits, des brigands détresseurs et pillards (42). Cet isolement, cette situation au bout du monde est aussi dans certains cas, à l'origine de l'immigration.

(2) Une immigration d'agriculteurs récente et active.

Les tout premiers colons venus des hautes terres mérina ou betsileo semblent en effet avoir fui le contact avec le colonisateur et son cortège de réquisitions : ainsi le patriarche de Tsinjoarivo, originaire du Betsileo méridional, est venu fonder ce village dans les dernières années du XIXème siècle pour échapper à la corvée. La période 1895-1910 correspond ainsi à la première vague de colonisation agricole de ce front pionnier : le village de Belobaka a été fondé en 1901.

Avec l'extension de la "paix française" à ces marges, l'isolement de la région continua d'ailleurs à jouer puisque certains colons le furent parfois à leur corps défendant : des assignés à résidence sont à l'origine de quelques villages, tel ce Bara de la région d'Ihosy fondateur du hameau d'Antsakaviro sur la bordure nord. Mais les contacts furent vite plus nombreux et les immigrants venus surtout de l'Itasy et du plateau de Miarinarivo tout proches dans un premier temps, se recrutèrent bientôt dans toute l'île. Les uns découvrirent la région à l'occasion de voyages commerciaux, tel le fondateur de Fenoarivo qui, marchand de boeufs (43), commença au début des années quarante à mettre en culture une parcelle de rizière tout en continuant à résider dans la région de Miarinarivo, avant de venir s'installer vers 1945 attirant bientôt de nombreux parents. D'autres sont venus comme ouvriers agricoles saisonniers au service des agriculteurs-pionniers et se sont installés ; ils sont surtout originaires de l'Imerina, en second lieu du Betsileo, plus accessoirement du Pays Antaisaka, du Pays Antaifasy et du Pays Antaimoro. Les gens des Hautes Terres s'intègrent bien aux familles déjà en place ; affinités ethniques et culturelles toujours, liens familiaux parfois facilitent leur installation (44). Les immigrés de la côte sud-est viennent aussi louer leurs bras, cherchant à fuir le poids du clan et une position sociale défavorisée (45) ; leur appartenance à une civilisation de riziculteurs et leur ardeur au travail leur ouvrent les portes des villages ambaniandro.

(42) Une certaine insécurité subsiste d'ailleurs du fait des voleurs de boeufs, très actifs dans cette région.

(43) Belobaka se trouve en effet sur l'une des grandes voies du commerce des bovins en route pour Tsiroanomandidy.

(44) En particulier pour ceux de la région de Manjakandriana (Imerina orientale) et de l'Itasy, qui semblent avoir fourni ainsi un grand nombre de gendres aux premiers immigrants.

(45) Tous les Antaisaka rencontrés appartenaient à des castes inférieures de la société ("Zafimananga").

L'accès à la terre et l'intégration au fokonolona de ces immigrants de sexe masculin, arrivés entre 15 et 30 ans, se font par le biais du mariage avec les filles des premiers immigrants merina, maîtres de la terre (46).

Des Antandroy et des Bara viennent également comme gardiens de boeufs ou bouviers spécialisés, attirés dans la région par les emplois offerts par les fermes d'élevage, en particulier pour ces dernières années par la ferme d'Etat "Omby". La fixation des Tandroy n'est souvent que temporaire, mais ils fondent aussi leurs propres villages plutôt localisés sur les bordures de la cuvette : d'abord gardiens de boeufs, ils deviennent rapidement éleveurs, font des rizières dans les bas-fonds et enfin mettent en valeur des terres sèches en manioc, arachide et maïs.

Le peuplement de la région mêle ainsi intimement, sur un fond sakalava peu représenté d'ailleurs, des populations d'agriculteurs descendus lentement vers l'ouest des secteurs les plus peuplés des hautes terres centrales, c'est-à-dire de l'Itasy, de l'Imerina orientale ou du Betsileo. Minoritaires, se tenant parfois à l'écart, des riziculteurs antaisaka et antaimoro (4 à 5 %) sont venus d'autre part tout comme les Tandroy louer leurs bras, tandis que quelques groupes bara (3 % environ) se trouvent ici à l'extrémité septentrionale de l'expansion de leur ethnie ; cependant, les uns et les autres ne sont pas encore vraiment fixés dans la région : même les agriculteurs regardent vers leur village natal.

(3) Une paysannerie encore mal fixée.

Le caractère récent du peuplement de la cuvette de Belobaka se manifeste jusque dans le paysage : même les agriculteurs descendus des hautes terres centrales n'ont pas édifié ici de "maisons froides" pour les défunts près des habitations des vivants. Dans toute l'étendue de la partie colonisée de la cuvette, on ne voit guère plus d'une demi-douzaine de tombeaux, en maçonnerie et de construction très récente : nous avons là à la fois le signe du début d'un enracinement réel pour quelques familles et le symbole de leur relative réussite économique. Mais, pour la quasi-totalité des villages et hameaux, l'absence de tombeaux à proximité des villages exprime l'idée permanente de retour à la terre natale (47). Bien que ces retours soient très rares pour les vivants, que tous restent sur leurs terres jusqu'à leur décès et que les paysans s'accordent à vanter les avantages de la région de Belobaka, rares sont ceux qui

(46) Ainsi, au village de Tsinjoarivo, 9 ménages sur 20 sont mixtes : l'époux est originaire de la Côte sud-est, l'épouse, merina, est née sur place d'un couple immigré. Il n'existe aucun ménage antaimoro ou antaisaka : cette immigration est essentiellement masculine.

(47) Et effectivement, de nombreux exemples très coûteux (50 000 FMG en moyenne) de rapatriement de corps vers les tombeaux familiaux de la région d'origine nous ont été rapportés. Bien qu'élevées et souvent ostentatoires, les dépenses d'édification sur place de nouveaux tombeaux seraient probablement à la longue moins lourdes que ces rapatriements renouvelés à chaque décès.

déclarent songer à vivre ici jusqu'à leur mort. Il s'agit donc bien d'une population encore mal enracinée dans la région (48) comme le montre par ailleurs la faible proportion de maisons en dur dans les villages.

A l'intérieur même de la région, le peuplement reste également mal fixé ; depuis leur installation dans la cuvette, certains paysans en sont à leur troisième ou quatrième site d'habitat. Ces immigrants se sont installés autour du bourg rural de Belobaka, mais ne se sont pas fixés en un lieu précis : ils quittent facilement un site pour s'installer plus loin (49). Aussi la cuvette est-elle parsemée de villages abandonnés tels Tsinjoarivo ou Mahatsinjo qui se remarquent dans le paysage par leur position légèrement dominante (50) et leurs bouquets de gros manguiers (51). Ces anciens sites ont été occupés pendant un bon demi-siècle puisque les premiers immigrants s'y fixèrent ; il n'est d'ailleurs pas impossible que certains d'entre eux aient été précédemment occupés par les populations sakalava (52). Pendant un demi-siècle au moins l'habitat y a donc été concentré : il est difficile de ne pas relever la coïncidence entre cet habitat groupé et le maintien d'une certaine insécurité (le souvenir des "dahalo", voleurs et pillards, est bien vivace) même si les immigrants sont de civilisation traditionnellement villageoise.

L'éclatement des anciens villages s'est produit ici ou là à la même époque (53), entre 1950 et 1955 ; il s'est agi surtout, non pas d'un transfert en bloc de la population sur un nouveau site, mais bien d'un éclatement en plusieurs hameaux donc d'une première dispersion géographique des habitations. Cette transformation de l'habitat est présentée comme la conséquence de deux facteurs, l'insalubrité du site abandonné et la nécessité de se rapprocher des champs. Le premier facteur est toujours présenté comme l'explication fondamentale et souvent comme la seule : les vieillards mouraient tous et même les adultes, le site était maudit. Etant donné qu'il n'y a pas eu transfert en bloc sur un nouveau site mais relative dispersion en hameaux, on peut se demander si l'épidémie de morts subites n'a pas été l'occasion d'un éclatement en ha-

-
- (48) Alors que, dans les faits, les agriculteurs ambaniandro restent jusqu'à leurs décès, les Tandroy salariés rentrent au pays, au bout de quelques années.
- (49) Mais ces déplacements n'affectent pas toujours les finages cultivés car ils s'effectuent surtout dans un rayon d'un à trois kilomètres.
- (50) Ils sont souvent placés en position d'interfluve de glacis sur des bosses peu marquées de granite (Amparihivato) ou de micro-granite (Tsinjoarivo) sculpté en micro-lapiez.
- (51) Les cartes topographiques au 1/100 000 (I-J 47) comme la couverture aérienne (qui date de 1949) sont dépassées par cette évolution ; les sites primitifs d'Andakana et de Faliarivo sont également abandonnés.
- (52) La chose n'a pu être nettement tirée au clair.
- (53) "Il y a une génération", "il y a une vingtaine d'années".

meaux familiaux dont le ressort fondamental a été, outre la pression démographique, la volonté de se rapprocher des terres de bas-fonds pour mieux les surveiller et pour mieux affirmer leur appropriation, à un moment où une meilleure sécurité permettait l'abandon du groupement de l'habitat.

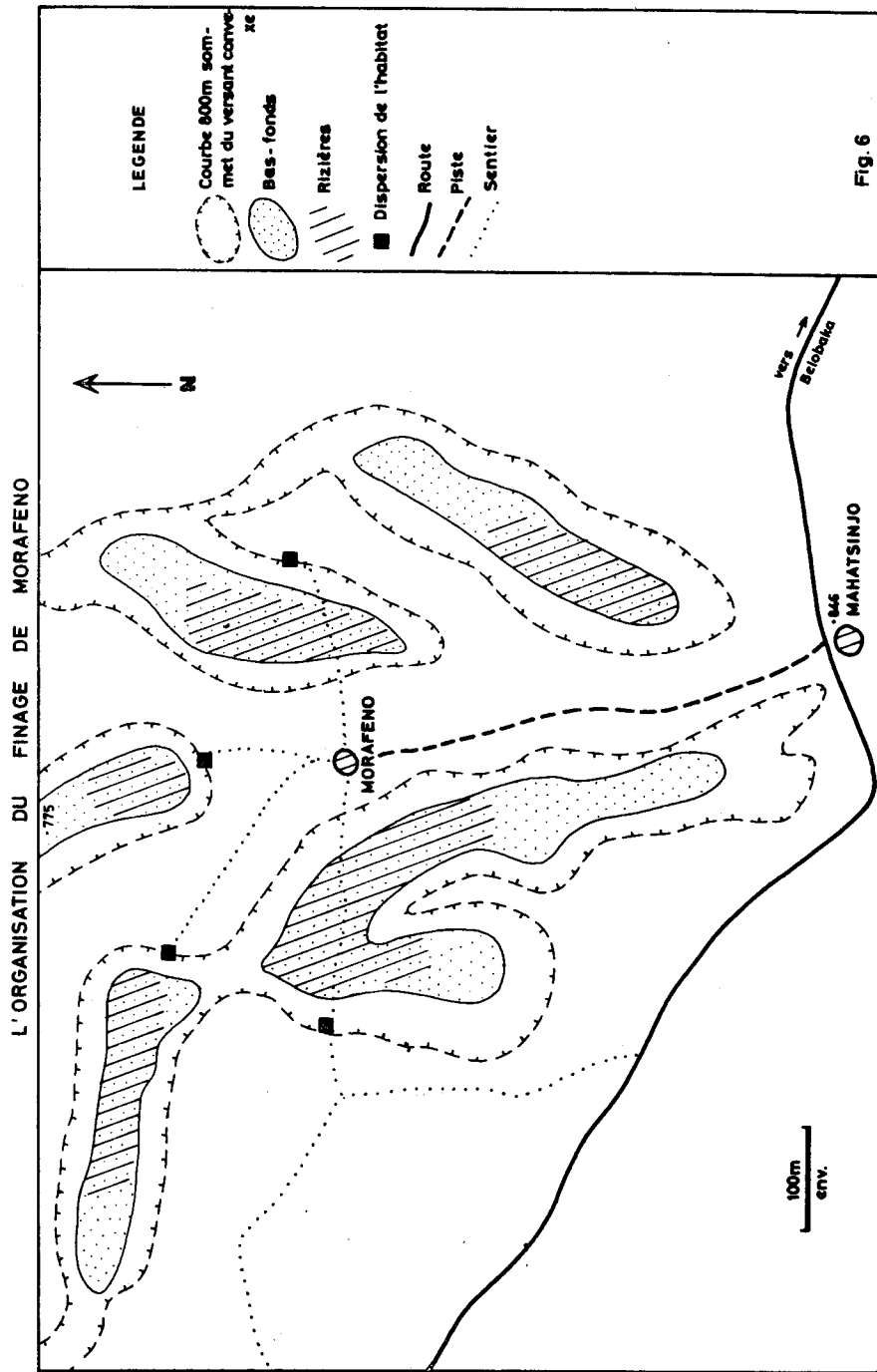
L'évolution actuelle de l'habitat ne fait que confirmer cette hypothèse, tout comme les premières décisions des "fokonolona" (54) de notre région. On assiste, en effet, à une seconde phase de transformation de l'habitat rural dans le sens d'une plus grande dispersion. Tantôt, le hameau vieux d'un quart de siècle crée un nouveau "stolon" à quelques kilomètres : ainsi Fenoarivo, fondé vers 1950 ou 1952 par des habitants de Tsinjoarivo, a donné naissance au hameau de Fenomanana alors que toutes les terres autour du hameau-père ne sont pas occupées. Tantôt l'évolution est encore plus poussée avec la création d'un habitat dispersé satellite du hameau central : il y a alors juxtaposition d'une part d'un habitat groupé, lieu de résidence du patriarche (55) et symbole d'une vie collective qui se manifeste encore à l'occasion de certains travaux agricoles et qui est fondée sur des liens de sang ; et d'autre part, d'un habitat dispersé en groupes de deux ou trois cases, voire en cases isolées joutées d'un parc à zébus ; ces cases sont dispersées tout autour mais jamais très loin du hameau central, toujours à moins d'une heure de marche ; habitées par de jeunes ménages originaires du hameau central, elles se localisent toujours en haut ou en bas des versants convexes : il s'agit bien de se rapprocher des terroirs rizicoles de bas-fonds pour affirmer son droit sur ces terres ; il s'agit aussi sans doute de se libérer de la tutelle des anciens. Ce mouvement correspond aussi à une colonisation de nouveaux terroirs agricoles par accroissement démographique des populations immigrées. Il exprime encore une volonté d'acquiescer le maximum de terres disponibles pendant qu'il existe encore des terres libres et une méfiance vis-à-vis de l'installation de nouveaux colons. Ceux-ci, pour être acceptés, doivent recevoir des anciens l'autorisation de cultiver ; ils l'obtiennent d'autant mieux qu'ils contractent des alliances avec des enfants des anciens immigrés (56). Cette réticence vis-à-vis d'une colonisation qui ne serait pas contrôlée par les plus anciens immigrés, s'est bien exprimée dans les revendications des "fokonolona" réclamant un véritable droit de veto quant à l'installation de nouveaux migrants.

L'évolution récente et encore en cours semble aller dans le sens d'un enracinement des migrants comme le souligne un attachement à la terre tel qu'il

(54) Communautés villageoises traditionnelles, rénovées en 1973 et qui, dirigées par un conseil de village, doivent constituer la nouvelle structure de base à Madagascar.

(55) Et en déclin : dans ce type de hameaux, un bon tiers des cases sont abandonnées, leurs habitants venant tout juste de se déplacer vers les rizières.

(56) La propriété étant lignagère, les anciens du Fokonolona apparaissent comme les maîtres de la terre ; les nouveaux venus, une fois acceptés, reçoivent soit une rizière nouvelle à établir, soit une rizière déjà installée ; le second cas seulement donne matière à des redevances en nature, soit le tiers, soit la moitié de la récolte.



aboutit à un véritable accaparement d'un espace encore largement sous-utilisé faute de bras et aussi le développement d'un certain individualisme qui s'exprime par l'appropriation individuelle et un habitat dispersé loin des traditions des hautes terres merina.

Longtemps domaine exclusif de formes d'élevage très extensif, la cuvette de Belobaka est ainsi devenue une zone de front pionnier agricole où de véritables paysans, à l'étroit sur des terres surchargées d'hommes, sont venus se tailler et s'approprier de véritables exploitations agricoles qui les attachent progressivement à la région. Il y a là un bon exemple de colonisation de terres vacantes (57) par un glissement de population de paysans sous la pression des excédents de population rurale. Mais cette colonisation de terres "vierges" n'est pas la seule forme de modernisation de l'espace : autour de Belobaka, des efforts de renouvellement des méthodes d'élevage se font jour.

LES TYPES D'ORGANISATION DE L'ESPACE

(1) Les systèmes d'élevage.

L'élevage traditionnel, qui subsiste encore largement dans certaines zones, imprime aux paysages une marque des plus floues. Un troupeau de loin en loin surveillé négligemment, des feux de brousse répétés, toutes les nuances de végétation des herbes jaunies au "bozaka vaovao", regain clairsemé des jeunes pousses après l'incendie, en passant par les grandes taches noires des parcours récemment brûlés, des parcs à boeufs près des hameaux, rares et nichés dans des replis de terrain, au total à la fois une empreinte indubitable et une absence de réelle organisation de l'espace : la marque de l'homme dans ce paysage se manifeste essentiellement par l'intermédiaire du feu. Traditionnellement, l'élevage se fait en demi-liberté, méthode bien adaptée aux conditions climatiques tout comme au tempérament et aux moeurs du zébu malgache ; chaque troupeau (58) a son pâturage déterminé, son "kijana", qui doit être suffisamment étendu pour que les animaux ne manquent pas d'herbe et jouissent d'une quiétude complète. Un bon pâturage doit posséder des points d'eau, des vallons et des dépressions nombreuses où l'humidité maintient l'herbe plus longtemps verte assurant ainsi au troupeau de quoi supporter la saison sèche. Dans cet élevage traditionnel, le bouvier ne s'occupe guère que de maintenir le troupeau sur son pâturage, visitant ses bêtes de temps à autre. Ce système

(57) Ou du moins largement sous-exploitées.

(58) De cinquante à cent cinquante têtes, rarement plus sur le même pâturage. La charge pastorale en système traditionnel peut être estimée à un zébu pour cinq à six hectares.

s'adapte bien aux immenses étendues incultes et quasi inhabitées mais ne peut se conserver pur dès que la charrue ouvre des champs : il faut alors surveiller les bêtes d'un peu plus près pour éviter les destructions de cultures ; la garde des bêtes devient permanente le jour et le troupeau est parqué la nuit près du village. Le parc, enclos fait d'un entremêlement de branches, n'est en aucune façon un abri pour les animaux : c'est surtout une protection contre les vols et une garantie contre le vagabondage nocturne des bêtes sur les champs (59).

Du fait de l'extension des cultures et de la recrudescence des vols de boeufs, l'élevage en demi-liberté est à peu près abandonné dans la région de Belobaka. Le gardiennage diurne est assuré par les enfants (60) et la rentrée au parc le soir est généralisée ; dans certains cas, du fait des risques de vols, un abri sommaire est installé à proximité de l'entrée du parc où veille un gardien. Sous cette forme, l'élevage est pratiqué par tous les habitants de la région, sans qu'aucun groupe humain en fasse son activité unique ; les agriculteurs-pionniers eux-mêmes possèdent des bêtes et les élèvent selon ces méthodes extensives. Tout a été dit sur les caractères de cet élevage "sentimental", sur son rôle social, source de prestige (61), et sur son rôle économique, caisse d'épargne du paysan. Rappelons seulement quelques idées du Révérend Baron pour lequel l'insécurité, due aux raids sakalava ou bara et aux pillards, a modelé l'âme malgache : on n'est jamais sûr d'être le propriétaire définitif de son coin de terre ; "on transforme tout ce que l'on possède en boeufs, et en esclaves facilement transportables" et mis ainsi à l'abri des coups de main : aujourd'hui comme hier, l'investissement dans le troupeau apparaît comme la propriété la plus sûre et la plus utile (62).

Pour certains, l'élevage tend cependant à devenir aussi une affaire commerciale en fonction de la proximité du marché de Tsiroanomandidy. La présence d'excellents pâturages dans la région de Belobaka, en saison des pluies bien sûr mais même en saison sèche, grâce aux pâturages de contre-saison des bas-fonds, en fait une région d'embouche. On y pratique le "dabokandro", c'est-à-dire l'embouche en plein air, sur pâturage naturel (63) ; on engraisse

-
- (59) On peut noter que cette mise en parc prive les bêtes d'un de leurs repas et multiplie les trajets pour aller et venir du pâturage au parc.
- (60) Dans certains villages d'agriculteurs de la cuvette, le troupeau est collectif, le gardiennage étant assuré à tour de rôle.
- (61) C'est avec respect qu'on nous cite la présence vers le Nord, au village d'Andasy Piquié, d'un Merina qui possède plus de mille têtes.
- (62) Pour les paysans comme pour les commerçants du bourg de Belobaka, placer ses économies se traduit toujours par acheter des boeufs.
- (63) Un autre système d'embouche existe à Madagascar, surtout en Imerina et en Betsileo, celui du "boeuf de fosse". Il est nettement plus intensif, la ration étant apportée à l'animal tenu enfermé.

des animaux, jeunes coupés ou boeufs maigres achetés dans l'Ouest à 300-320 kilogrammes et on les pousse à 350-420 kilogrammes ; les achats ont lieu pendant la saison sèche, en juin-juillet, et l'embouche dure de 8 à 12 mois. Ce "dabokandro" est l'affaire de quelques agriculteurs autour de Belobaka, mais surtout de commerçants du bourg et de marchands de boeufs non résidents. Les animaux sont vendus sur le grand marché de Tsiroanomandidy dès qu'ils ont atteint le poids convenable, avec un gain de l'ordre de 75 %. Un bouvier antandroy surveille ces boeufs et est intéressé au résultat : il touche en principe la moitié du bénéfice, mais est de plus en plus rémunéré au mois. Il peut rassembler les bêtes de plusieurs propriétaires. On peut estimer que 15 % environ des 40 000 têtes du canton sont sous contrat de "dabokandro".

L'embouche est également pratiquée dans la région depuis une trentaine d'années par des sociétés coloniales ; sur les plateaux situés au sud et au sud-est de Belobaka, fort peu peuplés et aux pâturages médiocres, ces sociétés (S.I.C.E., Société Industrielle et Commerciale de l'Emyrne, SEVIMA, Société d'Exploitation de la Viande de Madagascar) avaient reçu de vastes concessions telles celles d'Ambatobe ou d'Androtra où elles pratiquèrent longtemps l'élevage bovin selon des techniques peu supérieures à celles des gens de la région, mais qui se sont modernisées progressivement.

Ainsi, la concession d'Androtra fut transformée vers 1940 en une ferme d'embouche afin d'assurer un approvisionnement régulier aux usines de viande de la SEVIMA (64). Elle assure aujourd'hui la livraison de mille à mille cinq cents têtes par an à l'usine de Soanierana-Tananarive, ce qui représente pour celle-ci une production de sécurité par sa régularité. Les jeunes bêtes sont achetées sur le marché de Tsiroanomandidy surtout mais aussi sur ceux de Belobaka, Kianjasoa, Ambatomanjaka et même jusque sur les hautes terres centrales, sur celui de Mahitsy par exemple, ce qui illustre les difficultés actuelles d'approvisionnement en jeunes bovins, faute de pays naisseurs (65) spécialisés. La ferme regroupe un effectif de l'ordre de deux mille cinq cents à trois mille zébus, évidemment fluctuant du fait du mouvement constant d'entrées de jeunes bêtes et de sorties de boeufs bons pour l'abattoir, après deux, parfois trois ans, d'embouche sur la ferme (66). Les zébus sont alors achemi-

(64) Elle est gérée par la Société Pastorale de la vallée du Manambolo, filiale de la SEVIMA.

(65) Faute de statistiques très sûres, puisque jusqu'en 1972, il existait un impôt sur les bovidés, la situation exacte du troupeau malgache est mal connue. Contentons-nous de noter ici ces difficultés d'approvisionnement en jeunes bêtes, de rappeler que Madagascar a dû limiter temporairement ses exportations de viande vers les Mascareignes et que la relative difficulté d'approvisionnement des villes en viande fait grimper les prix. Certains veulent y voir des effets de la suppression de tous les impôts qui pesaient sur les paysans : dans une civilisation où la possession de nombreuses bêtes est source de prestige social, le paysan ne vend plus.

(66) Ils pèsent alors 350 à 400 kg.

nés sur Tananarive ; l'état de la route, en particulier de la piste Belobaka-Tsiroanomandidy, et son coût élevé interdisent un transport spécialisé par bétailière : c'est à pied et en une quinzaine de jours que les troupeaux atteignent la proximité de Tananarive ; là un point de rassemblement a été aménagé où les boeufs se refont et à partir duquel le transport jusqu'à l'usine se fait par camions (67).

Malgré son origine, cette ferme apparaît bien intégrée au milieu régional ; en effet, les bêtes sont remises aux habitants de la région sous contrat de gardiennage : le bouvier reçoit 60 FMG par mois et par boeuf ce qui, les troupeaux comptant de soixante à quatre-vingt têtes, lui assure un revenu mensuel régulier de 3 600 à 4 800 FMG (68). Avec ses propres boeufs, il peut utiliser les bêtes qu'il reçoit en garde au piétinage de ses rizières ; le bon éleveur qui soigne bien les zébus bénéficie d'un système de primes qui est fonction du poids, de l'état de santé des bêtes mais aussi du faible pourcentage de pertes. Celles-ci sont dues à la fois aux maladies et aux vols. Les maladies, la fasciolose ou douve du foie en particulier, qui fait actuellement de grands ravages dans le troupeau malgache, ont pour effet d'une part de freiner la croissance, d'autre part d'entraîner des pertes ; outre la douve, les vols représentent un grand problème pour la ferme, d'autant qu'il n'est pas possible de laisser supporter les pertes par les gardiens (69).

Vivant ainsi en symbiose avec le milieu régional, la ferme y introduit des techniques nouvelles ; en raison de la crise actuelle de l'élevage qui rend difficile l'approvisionnement des usines et des villes, la tendance actuelle est même à l'intensification de l'embouche et à l'amélioration de la capacité de la ferme. Ainsi à côté des soins vétérinaires réguliers assurés aux troupeaux (bains détartrés, vaccins, pesée), la société a introduit ici une pratique banale sous d'autres cieux, révolutionnaire ici : des faucheuses coupent le "bozaka" qui, pressé en balles, assure en particulier l'alimentation des troupeaux regroupés aux portes de Tananarive ; tout aussi bien que le feu (70), la fauchaison assure un regain d'herbe nouvelle en pleine saison sèche. L'amélioration des pâturages naturels est également en cours avec l'introduction de plantes fourragères, de "stylosanthes gracilis" en particulier : longtemps fondée sur l'étendue des espaces disponibles, tout comme l'élevage local, l'économie de cette ferme se tourne donc vers une utilisation plus intensive de ses terres de façon

(67) Il s'agit surtout d'éviter de faire traverser la ville de Tananarive par des troupeaux de plusieurs dizaines de têtes.

(68) La parité du FMG reste fixée à 50 FMG = 1 FF.

(69) Dans l'ensemble, la ferme subit moins de pertes par vol que les villageois, car ses animaux sont marqués à la base des deux cornes ; il est plus difficile de faire disparaître ces chiffres que modifier une coupe d'oreilles ou même une marque au fer rouge.

(70) Et mieux même puisqu'il n'y a pas appauvrissement de la flore par disparition des espèces les plus sensibles au feu.

à pouvoir augmenter la charge pastorale (71). Les cultures fourragères, le cloisonnement des pâturages par des clôtures font leur apparition, transformant le paysage, jusqu'ici monotone des plateaux d'élevage.

Le cloisonnement de l'espace est encore plus marqué sur les terres de l'ancienne concession SICE d'Ambatobe, aujourd'hui intégrée dans la ferme d'Etat "Omby", dans le cadre du développement d'un élevage de type "ranching". Le ranch d'Ambatobe constitue une des unités de la ferme d'Etat et regroupe plus de vingt mille hectares d'un seul tenant, divisés en une douzaine de paddocks clos de fils de fer tendus sur des piquets métalliques. L'aspect "américain" (72) du paysage est encore accentué par les constructions neuves de couleur claire du ranch et par la puissance du matériel motorisé dont dispose l'exploitation, tracteurs, graders, bull-dozers, etc. Un dense réseau de pistes intérieures étonnamment larges et parfaitement aplanies par les passages répétés des engins (73) permet de desservir chaque paddock. Le matériel animal du ranch comprend un peu moins de deux mille têtes (74), le gros des effectifs étant constitué de zébus de Miandrivazo, originaires de l'Ouest malgache. Le but principal du ranch est l'embouche pour assurer le ravitaillement des villes et l'exportation de viande, le marché apparaissant très favorable ; mais en même temps, un effort de sélection de races de croisement adaptées aux rudes conditions du pays et un effort d'amélioration en poids du zébu malgache vont être menés. Le ranch dispose déjà d'une soixantaine de Brahman importés des Etats-Unis (75) et d'une soixantaine de Renitelo, race améliorée locale créée au centre de Kianjasoa, et la mieux adaptée au pays.

Le ranch souffre d'un certain nombre de difficultés : mal intégré au milieu régional, il pâtit du manque de main-d'oeuvre et des vols. Découpant l'espace à grands traits, il intègre dans ses limites quelques rares hameaux dont les habitants n'acceptent pas d'avoir perdu leurs terrains de parcours au profit de cette entreprise bureaucratique qui doit du même coup, face à l'hostilité des gens du cru, recruter sa main-d'oeuvre, en particulier ses bouviers, dans

-
- (71) Cette intensification se traduit aussi par une extension du personnel, d'ailleurs difficile à recruter sur ces plateaux vides.
- (72) Une aide, financière et technique, est d'ailleurs fournie par les Etats-Unis. Le directeur de la ferme d'Etat est américain.
- (73) L'état parfait de ses pistes internes ne laisse pas de surprendre quand on connaît l'état de la piste de Tsiroanomandidy-Belobaka, artère vitale de toute la région.
- (74) Soit moins d'une tête pour dix hectares ; ceci en juillet 1973, la mise en place du ranch n'ayant commencé qu'en décembre 1971.
- (75) Ceux-ci paraissent supporter assez mal la pauvreté des pâturages du ranch.



des régions très éloignées du Sud et de l'Ouest malgaches. Ces ouvriers sont installés dans des villages autour du ranch. L'hostilité ambiante explique également une bonne part des vols de boeufs réussis malgré les clôtures.

Création artificielle du "fanjakana" (76) ressentie par les paysans comme spoliatrice, le ranch ne brille guère jusqu'ici par ses techniques d'élevage. On ne manque pas d'être frappé par la pauvreté des pâturages et l'absence encore de toute culture fourragère (77). Certes, il est difficile de distinguer, dans les passages répétés des feux, ce qui relève de la technique d'élevage et ce qui doit être attribué à la malveillance; force est de constater l'état lamentable de la végétation des paddocks (78) qui contraste avec l'ampleur des capitaux investis dans les clôtures, le matériel et l'infrastructure.

Les plateaux des bordures de la cuvette de Belobaka, en particulier vers le Sud, sont ainsi le domaine privilégié de formes d'élevage spécialisé dans le cadre de grandes exploitations. Celles-ci se sont largement inspirées des méthodes traditionnelles ultra-extensives, et ne font que commencer à introduire des méthodes modernes. Mais alors que les uns ont su vivre en symbiose avec les autochtones et font passer en priorité les améliorations du pâturage (fauche, cultures fourragères), les autres n'ont réussi qu'à s'aliéner les habitants du cru et à orienter la plus grande part de leurs importants capitaux vers des infrastructures peu productives dans l'immédiat. Deux exemples qui mériteraient de servir de base à la définition d'une politique nouvelle des grandes exploitations d'élevage.

(2) Les systèmes agricoles.

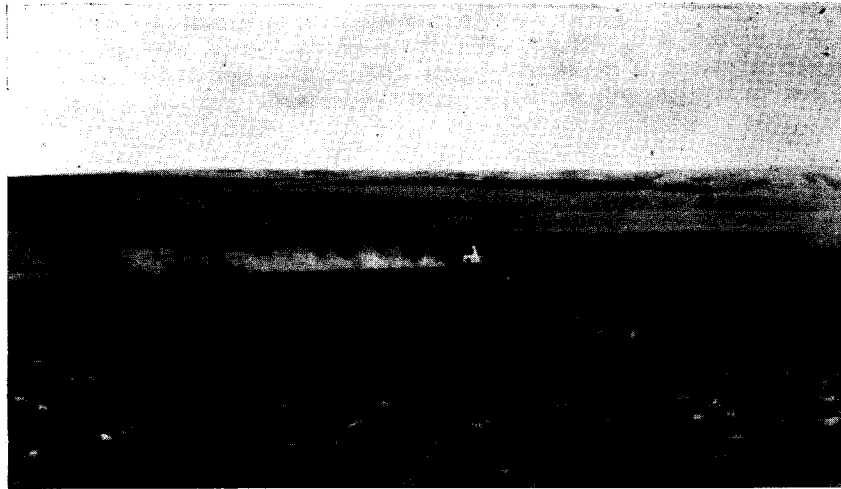
a) Place de l'élevage dans ces systèmes et rapports entre cultures et élevage.

A côté de ces grandes exploitations de ranching, l'élevage est omniprésent dans toute la région de Belobaka, tout agriculteur cherchant à posséder quelques zébus. Mais cette omniprésence masque des inégalités : d'une part, les "anciens" possèdent les plus grands troupeaux, alors que les jeunes ménages ont peu de bêtes, ce qui renforce l'autorité des patriarches propriétaires des bêtes nécessaires au piétinage; d'autre part, les non-agriculteurs, commerçants du bourg rural, fonctionnaires ou marchands de boeufs, en possèdent une bonne part.

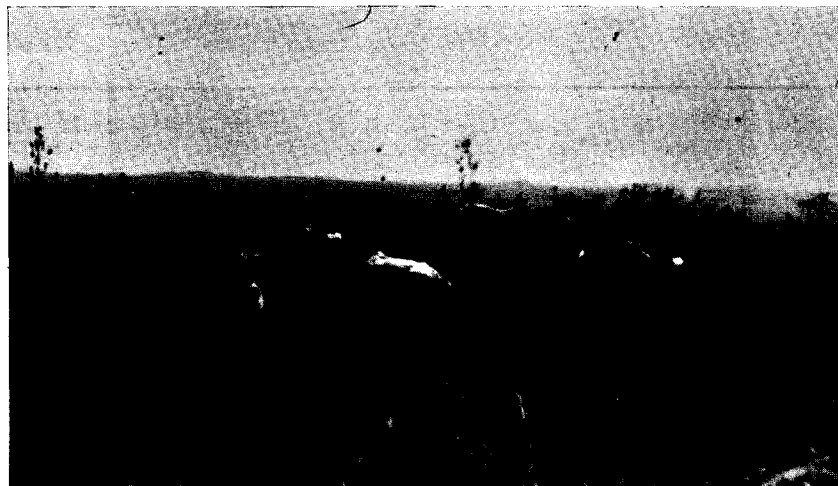
(76) L'administration ressentie traditionnellement comme incompréhensible et oppressive en milieu paysan.

(77) Contrairement aux autres ranches de la ferme d'Etat "Omby" (en particulier ceux d'Ambatomainty et de Tindoaha).

(78) Le soubassement localement quartzitique n'est d'ailleurs guère favorable à l'herbe sous ce climat à saison sèche très marquée.



Les terres de parcours du ranch d'Ambatobe (ferme d'Etat Omby) sur la surface du même nom ; on note la pauvreté du pâturage (pseudo-steppe soumise au feu de brousse) et le remarquable réseau de pistes intérieures.



L'élevage au ranch d'Ambatobe - Quelques pensionnaires zébus Brahman de la ferme d'Etat, dans un paddock qui tend à s'embroussailler.

C'est que ces animaux, inséparables de l'homme malgache, sont source de prestige social, signe de richesse et de puissance mais aussi source de travail ainsi que de fumier et même objets de spéculations. Les agriculteurs immigrés vantent la qualité des terres mais ne manquent jamais de signaler la facilité avec laquelle on peut ici élever un troupeau : plus que dans les ré-



Pseudo-steppe dégradée sur les pentes de bordure de la cuvette de Belobaka ; les touffes, déchaussées à l'aval par le ruissellement, se retrouvent juchées sur de micro-reliefs.
(Cliché Xavier RAKOTONIRINA)

gions très peuplées de l'Itasy, de l'imerina, du pays betsileo ou de la côte sud-est, ils sont à même ici de réaliser leur idéal social. Pour ces agriculteurs, le troupeau est chargé de sens social et les anciens s'en séparent d'autant moins volontiers qu'il fonde leur prestige et leur autorité. Le troupeau est aussi la forme traditionnelle de l'épargne : pour les agriculteurs comme pour les marchands, les bénéfiques tirés des cultures commerciales ou du commerce sont systématiquement réinvestis en zébus. Le rôle économique du troupeau ne fait d'ailleurs que croître avec la véritable spéculation que représente le "dabokandro", ce qui explique la colère encore impuissante du paysan victime des voleurs de boeufs (79).

Dans la cuvette proprement dite (80), les rapports entre les cultures et l'élevage sont à la fois de concurrence et de complémentarité. Il y a concurrence dans la mesure où l'extension des surfaces cultivées y limite les espaces disponibles pour les troupeaux et y interdit la pratique traditionnelle de l'élevage en semi-liberté, les cultures sèches gagnant aux dépens des terres de parcours des glacis et la mise en rizières des bas-fonds limitant temporairement l'accès de ce terroir aux bêtes, et faisant même disparaître certains pâturages de fin de saison sèche quand y commencent les travaux de préparation des terres. Le gardiennage permanent, la mise en parc nocturne et les déplacements des troupeaux sur les terroirs encore incultes, au-delà du finage cultivé, sont des formes d'adaptation à cette situation nouvelle dont on peut penser qu'elles ne sont qu'un équilibre temporaire face à l'extension continue des cultures.

Mais les rapports entre la culture et l'élevage ne sont plus seulement des rapports de concurrence, mais de plus en plus de complémentarité. Le boeuf est indispensable en tant que force de travail ; le troupeau piétine la rizière avant le repiquage, la transformant en un lac de boue liquide ; il piétine aussi les récoltes pour le dépiquage. Plus spécialisés et aussi d'utilisation récente (81), les attelages de zébus tirent la charrue qui ouvre le sillon sur les terres de "tanety", la charrette qui transporte vers Belobaka le produit des cultures commerciales ou l'excédent de riz, ou encore le traineau rustique sur lequel les récoltes vont du champ à la case. Ces bêtes reçoivent parfois de leur propriétaire un supplément d'alimentation et l'intégration se fait plus étroite. L'ensemble du troupeau est fournisseur de fumier ou plutôt de poudrette de parc, mais l'utilisation de l'engrais animal reste encore très secondaire. C'est donc surtout par le biais de la culture attelée sur les "tanety" qu'une part au moins du troupeau régional se trouve associé à la culture, en dehors de formes très élémentaires d'association comme le piétinage.

(79) Une cinquantaine de zébus disparaissent chaque mois des villages proches de Belobaka, d'après les paysans.

(80) Sur les plateaux de bordures, on en reste bien souvent à une juxtaposition de l'élevage et des cultures (sauf pour le piétinage).

(81) L'introduction de la culture attelée s'est faite ici dans les dix dernières années.

b) Les systèmes agricoles essentiellement rizicoles

Les systèmes agricoles sans cultures commerciales sont limités aux secteurs les plus isolés, tant sur les plateaux de bordure que dans la partie occidentale de la cuvette. La distance, l'absence de pistes charrières, mais aussi pour les bordures, l'absence de terroirs favorables limitent la place du maïs ou de l'arachide, si bien que ces systèmes d'autosubsistance se trouvent essentiellement basés sur le riz et accessoirement sur les tubercules, manioc et patates douces. Le village de Beambiaty, à une vingtaine de kilomètres au N.N.E. de Belobaka est assez représentatif de ce type d'économie villageoise à base rizicole ; bien que souffrant de l'isolement, il n'est cependant pas complètement enclavé, du moins en saison sèche, et livre même du riz à Belobaka (82). Le village a été fondé au début du siècle et s'est subdivisé en deux, Beambiaty Nord et Beambiaty Sud, vers 1928-1930 ; les habitants y sont des immigrants originaires de l'Itasy et du bassin de Faratsiho. Les rizières occupent les terrasses alluviales de la rivière Ampamanta et grimpent en terrasses dans les vallons affluents, comme en Imerina. Ces terres aménagées dépassent les possibilités locales de main-d'oeuvre si bien que Beambiaty emploie des saisonniers venus de l'Imerina ; payés en riz, ils viennent avec leurs charrettes et leurs attelages en particulier pour la récolte. Les villageois, actifs et travailleurs, approvisionnent le marché de Belobaka en riz et y achètent tout ce dont ils ont besoin ; cas exceptionnel, ils ont cependant une épicerie au village de Beambiaty-Nord qui se ravitaille par charrette à Belobaka. Les deux villages, dont les maisons de torchis à varangue sont celles des hautes terres, possèdent plus de deux mille têtes de bétail, signe d'une certaine aisance que confirme la visite d'un intérieur. Mais la richesse même du troupeau menace les rizières : le surpâturage et les feux répétés sur les sommets environnants libèrent des arènes qui vont stériliser les rizières de la vallée (83).

c) Les systèmes agricoles à économie diversifiée

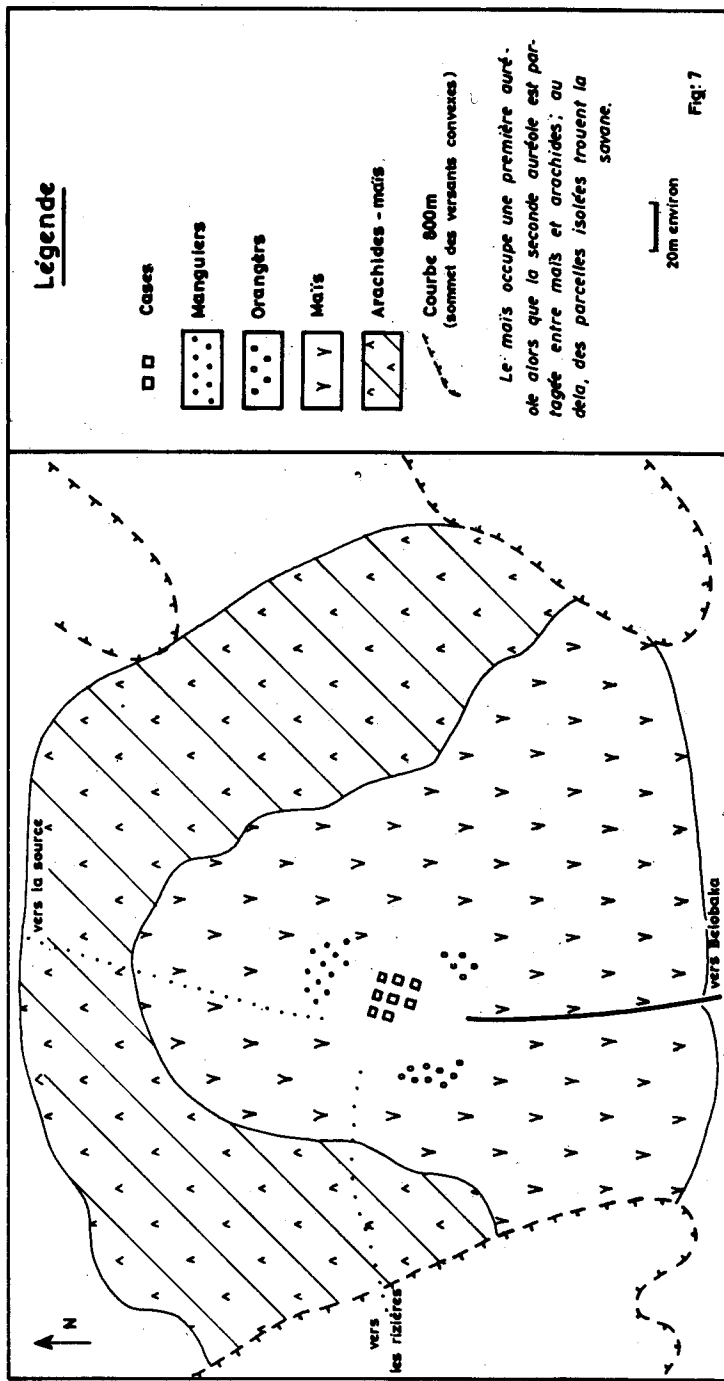
Le milieu mieux équilibré du fond de la cuvette de Belobaka semble à l'abri de telles menaces : une dense végétation y limite le ruissellement, d'autant que l'existence des pâturages de contre-saison dans les bas-fonds y limite les feux pastoraux. Dans les villages autour de Belobaka, l'économie tire profit de chacun des trois terroirs définis précédemment : aux tubercules les pentes, au riz les bas-fonds, et aux cultures commerciales (maïs et arachides) les glacis sur sols basiques ("tanety").

Le manioc, la patate douce, le "saonjo", les "voanjobory" et les haricots occupent les bas de pente ; ces cultures apportent quelque variété au régime

(82) Au prix de mille difficultés puisqu'il faut compter plus de deux heures pour l'atteindre en véhicule tous-terrains par la piste charrière. Illustration de l'isolement, une orange est vendue 1 FMG pièce : 0,02 FF (soit environ dix fois moins qu'à Tananarive).

(83) Ainsi un grand ensemble de rizières, cultivé depuis la fondation du village, sur la basse terrasse, a été recouvert de sables et abandonné en 1973.

LE CENTRE DU FINAGE DE MORAFENO - VILLAGE



Légende

- □ Cases
- Mangliers
- Orangiers
- Y Y Maïs
- ▲▲▲▲▲ Arachides - maïs
- Courbe 900m (sommet des versants convexes)

*Le maïs occupe une première aurt-
de alors que la seconde aurtfole est par-
tagée entre maïs et arachides; au
delà, des parcelles isolées trouvent la
savane.*

20m environ

Fig: 7

alimentaire mais ne jouent pas au même point qu'ailleurs le rôle de nourriture de substitution en période de soudure. C'est plus particulièrement le cas de la culture principale, celle du manioc (84), récolté au fur et à mesure pour la nourriture des porcs sur des parcelles précédemment défrichées par le feu puis labourées profondément à l'angady (85), la pente excluant la charrue. On assiste donc sur ce terroir à un début d'association de l'élevage et de la culture (86) ; l'élevage des porcs, relativement récent encore, serait bien plus important s'il n'était freiné par les pertes par maladies vite catastrophiques étant donné la faiblesse de l'encadrement vétérinaire.

Les rizières sont plus particulièrement aménagées dans les vallons affluents, à l'abri des crues des rivières principales et là où le drainage n'est pas trop difficile : l'excès d'eau est le danger principal qui menace cette culture. Les rizières ne portent qu'une culture par an, celle de la saison des pluies. Les pépinières qui reçoivent, elles, du fumier animal, se font de fin septembre à mi-novembre dans des secteurs bas, encore humides et faciles à arroser en cas de besoin (87). Pendant ce temps, les rizières sont préparées : en septembre-octobre, un labour profond à la charrue retourne les terres (88) qui s'aéreront ainsi pendant plusieurs semaines (89) ; parallèlement, le réseau de canaux est nettoyé : il ne reste plus qu'à attendre les premières pluies (fin octobre - début novembre). Novembre-décembre est la période d'activité fébrile : l'eau de pluie étant retenue par les diguettes, le piétinage par les boeufs peut s'effectuer suivi d'un planage à la herse ou à l'angady ; les femmes repiquent alors dans la boue liquide ; "faute de main-d'oeuvre suffisante", le repiquage en ligne vulgarisé dans la région et appliqué quelques saisons est aujourd'hui en recul. Le repiquage peut se poursuivre jusqu'en février : cet échelonnement dans le temps est possible puisque l'hiver est moins frais que sur les hautes terres centrales ; il est rendu nécessaire par la pénurie de bras et il répartit avantageusement les travaux de pointe sur de longues périodes.

(84) Planté en novembre-décembre, il peut être récolté dès janvier de l'année suivante ; il est parfois cultivé sur billons selon la ligne de plus grande pente. Cette méthode serait d'origine sakalava (?).

(85) Bêche malgache à fer long et étroit, maniée avec les seuls bras.

(86) Dans certains hameaux, cette association est soulignée par la localisation de la porcherie près des champs de manioc.

(87) L'eau des sources de haut de vallon est dirigée sur les "taninketsa". A partir de fin novembre, quelques "ketsa" tardifs sont faits sur "tanety" fumé.

(88) Dans quelques hameaux, faute de main-d'oeuvre suffisante, il n'y a pas de labour préliminaire au piétinage.

(89) On n'apporte pas de fumier aux rizières ; la terre riche ne nécessite aucun apport d'engrais, disent les paysans. Certains ont essayé mais l'engrais "donne beaucoup de tiges et peu de grains". Les essais ne semblent pas avoir été poursuivis au-delà de l'effet dépressif classique de première année.

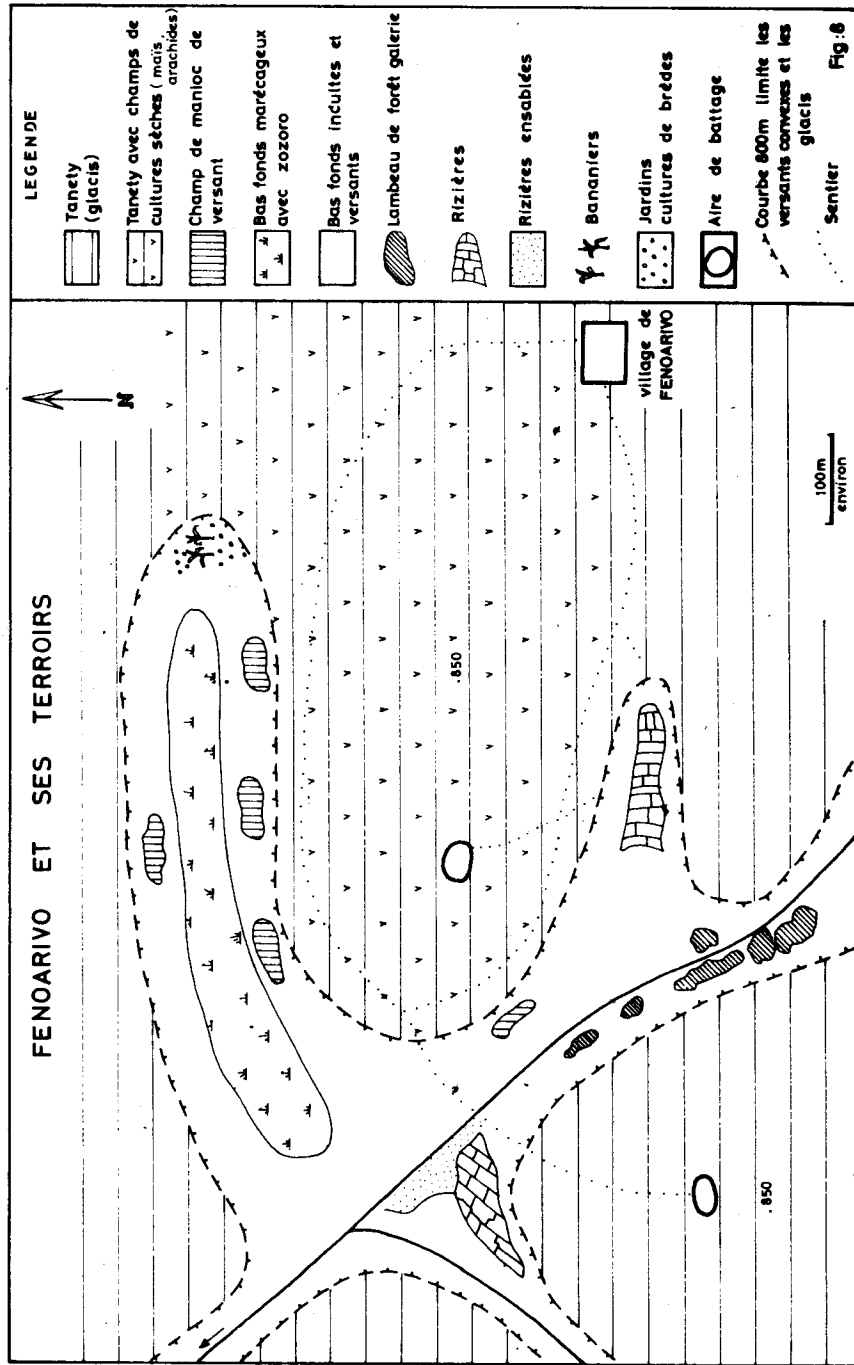


Fig. 6

Les femmes effectueront deux sarclages à la main, parfois un seul, entre janvier et avril. Avant la récolte, le gardiennage contre les déprédations des oiseaux est nécessaire : là où l'habitat est resté groupé, une partie de la famille s'installe temporairement dans des huttes de branchages près de la rizière (90). La récolte mobilise toute la main-d'oeuvre disponible de la mi-mai à la fin-juin, puis le battage sur l'aire se fait en juillet. Les travaux rizicoles, piétinage, repiquage, ou battage se pratiquent de façon courante collectivement entre membres d'une famille, selon une formule traditionnelle d'entraide. Chaque famille-ménage dispose d'environ un hectare de rizière qui lui assure une récolte qui, en moyenne, se tient autour de deux tonnes et bien souvent au-dessus. La riziculture assure, avec des méthodes de culture extraordinairement simplifiées par les bonnes conditions naturelles, au paysan de la cuvette la satisfaction de ses besoins alimentaires : le riz est ici une culture orientée vers la seule consommation familiale. Elle apparaît même dans certains villages comme une culture secondaire pour des paysans pour lesquels les cultures sur "tanety" constituent la préoccupation essentielle (91).

Espaces en cours d'aménagement, les terroirs de glacis sont consacrés aux cultures commerciales qui les occupent en partie de novembre à juillet, c'est-à-dire surtout en saison des pluies. Les champs sont ouverts dans la dense prairie à graminées par un défrichage des herbes qui sont entassées en divers points de la parcelle ; elles sont alors brûlées et les cendres sont épandues sur le sol. Pour une première mise en culture, il est souvent fait appel aux moyens de labour motorisé de l'ODEMO (92) ; sinon la charrue tirée par une paire de boeufs ouvre les sillons qui reçoivent les grains de maïs ou les arachides recouverts ensuite d'un coup de talon. Cette préparation des champs de cultures sèches se place à la veille et au début de la saison des pluies en novembre et décembre, qui sont donc les mois les plus chargés du calendrier agricole. La saison des pluies, de janvier à avril, est la période des sarclages, la récolte des arachides, très exigeante en main-d'oeuvre s'effectuant la première, en mai ; elle ne peut attendre. Au contraire, celle du maïs se fait en dernier lieu après celle du riz, en juin en principe puisqu'il peut rester sur le champ sans s'abîmer ; en juillet, certains champs ne sont pas encore récoltés.

Cette réussite des cultures de "tanety" autour de Belobaka est certes à porter au compte des qualités du milieu et de l'esprit d'entreprise des pionniers, mais elle serait incompréhensible sans l'encadrement technique et commercial qu'assure ici l'ODEMO. Les sols fertiles, légers, faciles à travailler donnent de bonnes récoltes sans apport de fumier (93). La parcelle

(90) Le glissement vers un habitat dispersé à proximité des rizières règle également ce problème de surveillance de la récolte.

(91) Les excédents de riz commercialisables sont donc accidentels.

(92) L'Office de Développement du Moyen-Ouest facture le labour à l'heure, soit 800 FMG. Le labour d'un hectare revient à 2 400 FMG environ.

(93) Les cultures de maïs les plus proches du village reçoivent cependant des épandages de poudrette de parc. Les excellentes récoltes obtenues sur d'anciens parcs à boeufs ont montré l'intérêt de la fumure du maïs.

LE CALENDRIER AGRICOLE

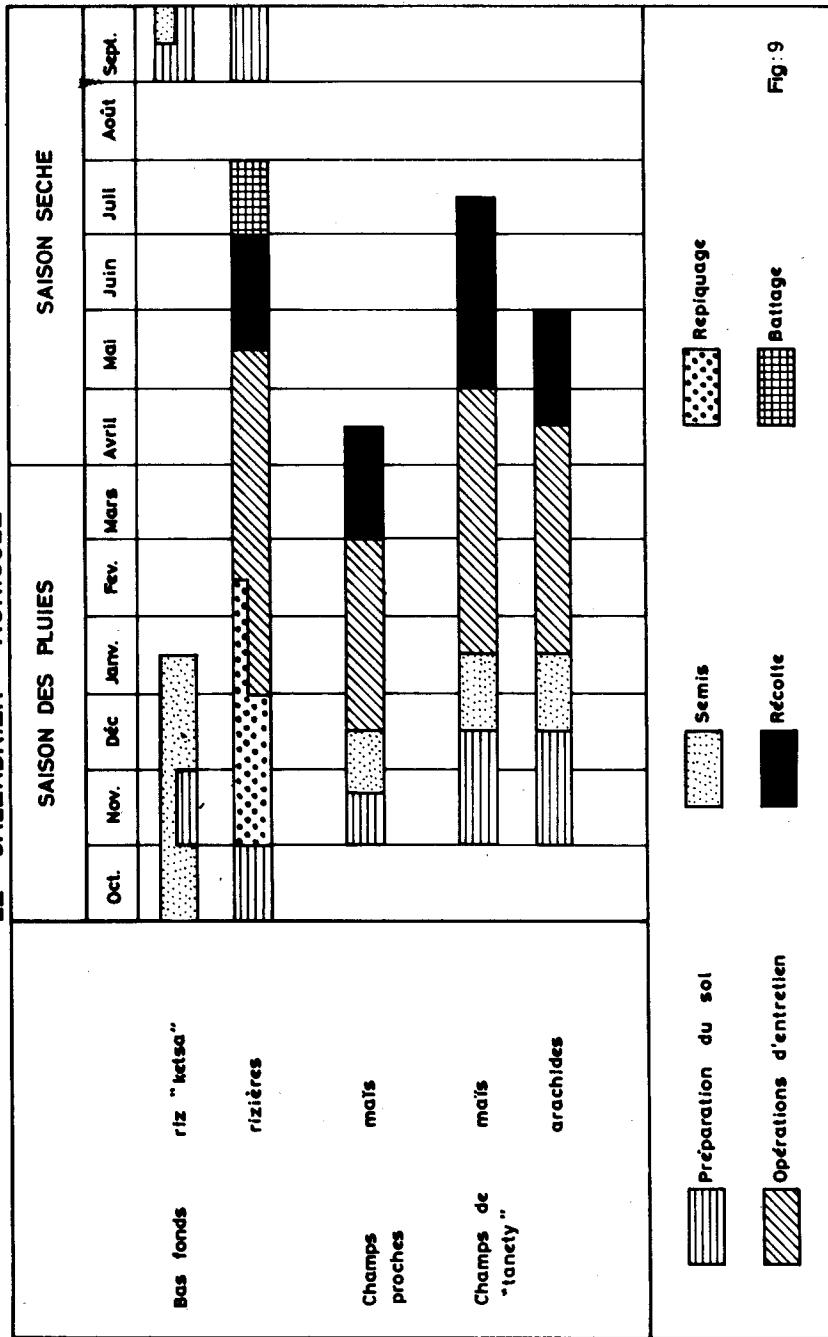


Fig. 9



nouvellement défrichée porte d'abord une ou deux récoltes d'arachides et reste un an ou deux en jachère avant de recevoir éventuellement du maïs : les arachides conviennent mieux aux sols vierges qu'elles ameublissent pour les récoltes de maïs postérieures. En règle générale, il n'y a pas de véritable rotation, l'intérêt d'une succession régulière dans le temps n'étant pas perçue ; la seule façon de régénérer le sol reste le repos par la jachère herbeuse (94).

Les hommes, travailleurs et bons agriculteurs, ont pu, par l'élevage et la riziculture, disposer du minimum de capital nécessaire à la mise en valeur des "tanety" : chaque ménage possède aujourd'hui une charrue et une herse, le plus grand nombre entretient un attelage de boeufs, chaque village dispose de plusieurs charrettes pour le transport des récoltes à Belobaka (95). Cet équipement est chose nouvelle puisque, d'après les enquêtes effectuées en 1961-1962, les paysans ne disposaient alors que d'une "angady" et d'un couteau à riz par ménage. Alors les cultures de "tanety" ne représentaient que quelques ares. La culture de l'arachide, introduite à Fenoarivo en 1961, a provoqué ici une révolution technique en ouvrant la voie à la culture attelée. Aujourd'hui, chaque famille cultive couramment deux à trois hectares de maïs et autant d'arachides : la culture attelée le permet, mais la force de travail familiale étant insuffisante, en particulier pour les récoltes, il est nécessaire de faire appel à des salariés. Ces ouvriers saisonniers viennent du pays betsileo ou de la côte sud-est (région de Mananjary) ; ils parcourent la région à la fin de la saison sèche et au moment de la récolte : ils travaillent donc au labour des champs et à la récolte des arachides (96). L'ODEMO assure aux paysans, outre le labour motorisé sur demande, la vulgarisation (97) et les conseils techniques, la fourniture des semences et éventuellement des engrais ; enfin, il collecte les produits si bien qu'il peut, dans une certaine mesure et par le biais des prix, privilégier telle ou telle culture (98). Son action est très appréciée des paysans, preuve même de son efficacité dans la région.

-
- (94) Le rythme moyen semble être un an de culture suivi de deux années de jachères mais on peut rencontrer dans quelques hameaux des parcelles assez proches de l'habitat qui porteraient maïs sur maïs pendant plusieurs années et seraient fumées. Dans certaines cas, on pourrait distinguer un "infield" (à jachères plus courtes) et un "outfield" (à champs moins nettement fixés et à longue période de jachère).
- (95) Le transport se fait en deux temps : la récolte est d'abord transportée du champ au village bien souvent à l'aide d'une sorte de traîneau de bois tiré par les boeufs (ramarama ou rambaramba) ; puis du village, elle gagne Belobaka, point de collecte, par charrettes.
- (96) Ces ouvriers agricoles reçoivent 3 000 FMG en espèces et deux cantines de paddy par hectare.
- (97) L'ODEMO a introduit récemment le riz de "tanety" ou riz dit "sec", qui en est au stade des essais.
- (98) En 1973, les prix au kg payés par l'ODEMO à Belobaka étaient les suivants :
- | | |
|-------------|----------|
| riz (paddy) | : 13 FMG |
| maïs | : 14 FMG |
| arachide | : 25 FMG |

Etant donné que les rendements en maïs sont supérieurs de 50 % à ceux du riz qui réclame pourtant davantage de travail, on comprend la place très secondaire du riz dans le commerce local.

La réussite des cultures commerciales de "tanety" se traduit par une polarisation de l'espace autour du petit bourg rural de Belobaka, vers lequel converge tout un réseau de pistes charretières qui drainent les récoltes de la moitié orientale de la cuvette.

(3) Le rôle de bourg rural de Belobaka.

Le rôle de petit centre régional qu'exerce Belobaka excède largement le poids somme toute modeste de sa population (99) (612 hab.). Cette fortune tient d'abord à sa situation privilégiée par rapport aux flux de circulation des boeufs de l'Ouest vers Tananarive ; en effet, entre les régions d'élevage de l'Ouest et les centres de consommation des hautes terres et de la Côte orientale, la région de Belobaka se trouve sur l'un des grands passages de boeufs, préféré même à la piste par Mandoto et Antsirabe. De Morafenobe, d'Ankavandra et de Miandrivazo, de l'Ambongo et du Menabe, les troupeaux gagnent le grand marché de Tsiroanomandidy par Belobaka qui a ainsi un rôle de carrefour, de relais (100) et de marché satellite.

Un certain nombre de commerçants de Belobaka chargent des intermédiaires appelés "mpañao- irakely" (101) d'aller rassembler à Miandrivazo ou Ankavandra des troupeaux de cinquante à cent têtes ; les courtiers et les bouviers les acheminent sur Tsiroanomandidy à travers le Bongolava par Belobaka. Là, en principe, aucun marché de boeufs ne se tient mais la plupart des transactions se font bien avant Tsiroanomandidy. Très souvent, un tiers des transactions se font à Belobaka les mercredi et jeudi, à l'entrée occidentale du village, avant d'être liquidées le vendredi sur le marché officiel de la sous-préfecture. De toute manière à Belobaka, courtiers et bouviers se séparent : les premiers gagnent Tsiroanomandidy par taxi-brousse pour régler au plus vite les transactions, alors que les seconds accompagnent les troupeaux. Certains intermédiaires achètent de jeunes coupés ou des bêtes mal en point du fait du voyage, les font garder par des bouviers antandroy dans la région de Belobaka où, mis à l'embouche (102), les boeufs reprennent du poids et sont alors revendus à un prix double. Nous avons vu qu'il s'agit là d'une véritable spéculation fondée sur la vocation traditionnelle de la région, propice à l'élevage.

(99) Celle-ci progresse cependant assez rapidement : 357 habitants en 1960 et 507 en 1963.

(100) Les bouviers doivent y faire viser les passeports des zébus ; le transit de ces troupeaux ne va pas sans quelques frictions avec les agriculteurs du fait des ravages des boeufs dans les champs en culture.

(101) Qu'on pourrait traduire par courtiers en boeufs.

(102) Avec la paille de riz, les fanes des cultures sèches, les pâturages de bas-fonds et surtout les étendues de "vero", l'alimentation ne leur fait jamais défaut.

Située ainsi sur l'une des principales routes du commerce des boeufs à Madagascar, Belobaka n'en est pas moins un bout du monde du point de vue de la circulation des autres produits ; de plus, la vie de relations routières est rythmée par les saisons. Le réseau interrégional relie la région de Belobaka à Tsiroanomandidy par une piste de terre dont l'empierrement a disparu mais qui est équipée de ponts en dur de construction récente. Dans le passé, une piste jeepable permettait difficilement d'atteindre Ankavandra en traversant le Bongolava ; bien que figurant encore sur les cartes routières les plus récentes et les plus détaillées, elle est parfaitement impraticable dès Maritampona, à 12 km à l'ouest de Belobaka et a pratiquement disparu dans le Bongolava. La réouverture d'une voie vers Ankavandra et Miandrivazo est une des revendications locales ; elle désenclaverait tout l'Ambongo et le Nord du Betsiriry. Dans l'état actuel des choses, Belobaka est une impasse, du point de vue de la circulation routière.

C'est de plus une région difficile à atteindre en saison des pluies : il arrive alors que les taxis-brousse qui tentent l'aventure mettent toute la journée pour gagner Tsiroanomandidy distant de 69 kilomètres seulement (103). Trois taxis-brousse, des 1000 kg Renault, assurent cette liaison mais la fréquence des voyages est beaucoup plus grande en saison sèche : la piste est alors relativement bonne, les gens ont de l'argent, c'est la morte-saison agricole, le temps des réjouissances et des visites aux parents. Les taxis-brousse font alors autant de voyages qu'il est nécessaire et les surcharges illicites sont fréquentes. En saison des pluies, une rotation minimale est assurée le jeudi pour le marché de Tsiroanomandidy du lendemain. Le coût du voyage ne fait que baisser en raison de la concurrence (106) : fixé à 400 FMG il y a quelques années, il est aujourd'hui, en théorie de 300 FMG, mais en fait de 250 FMG ; les véhicules sont anciens, probablement largement amortis et leurs propriétaires, par ailleurs commerçants, en profitent pour s'approvisionner à Tsiroanomandidy et transporter des marchandises par petits lots (105). Le transport lourd des marchandises est strictement limité à la saison sèche : trois camions, de l'ODEMO et du Syndicat des Communes viennent sortir les produits agricoles collectés. Il arrive aussi que les commerçants les plus importants s'associent pour affréter un camion afin de reconstituer leurs stocks éprouvés par le relatif isolement de la saison des pluies, et aussi, en prévision de celui-ci, à la fin de la saison sèche (106).

(103) Même en saison sèche, la circulation n'est guère facile puisqu'il faut alors compter trois bonnes heures de jeep. En saison des pluies, il arrive qu'on reste même deux jours en route.

(104) Contrairement à d'autres régions de Madagascar, le tarif n'augmente pas en saison des pluies.

(105) 50 FMG la soubique ou la caisse de bière.

(106) Ils constituent alors un stock pour trois à quatre mois.

La vie de relation à l'intérieur de la cuvette de Belobaka est également marquée par le rythme saisonnier, le réseau de pistes charretières étant inutilisable en saison des pluies. Assez dense, pourvu de ponts en maçonnerie (107), entretenu par les paysans avec d'autant plus d'empressement qu'il permet au tracteur d'atteindre leurs champs et aux charrettes (108) de livrer leurs récoltes aux pas lents des zébus, ce réseau est intensément utilisé pendant la période de récolte (juin-juillet surtout). Les paysans aisés assurent le transport des produits en louant leur charrette à des tarifs étonnamment élevés (109).

Belobaka assure ainsi des fonctions commerciales essentielles : outre le transit de zébus, le bourg collecte les produits locaux et distribue des produits fabriqués et les marchandises de première nécessité. La collecte des récoltes concerne essentiellement l'arachide d'huilerie et le maïs, le riz n'ayant qu'une position marginale dans ce commerce ; elle est assurée pour l'essentiel par l'ODEMO, plus accessoirement par un collecteur privé et par le Syndicat des communes. Le collecteur privé passe occasionnellement dans la région et a bien souvent des difficultés à remplir sa camionnette ; le Syndicat des communes, mis en place en 1970, pâtit de difficultés internes : ni l'un, ni l'autre ne sont des concurrents sérieux pour l'ODEMO qui dispose donc d'un monopole de fait (110). Sa collecte donne ainsi une assez bonne estimation de la production locale : (chiffres arrondis) :

	en 1972	en 1973 (111)
	150 t	212 t
	140 t	220 t
	9 t	16,7 t

L'Office achète tout ce qui lui est proposé et règle en espèces dès livraison ; celle-ci a lieu le mardi, jour de marché mais l'ODEMO peut également collecter à domicile (112), mais le producteur reçoit alors 1 FMG de moins par kg. Pour les produits livrés à Belobaka, l'organisme de développement prend à sa charge les frais de stockage et de transport vers les usines auxquelles il livre l'arachide à 30 FMG, le maïs et le paddy à 17 FMG (113).

-
- (107) Réalisés en 1970-1971 dans le cadre des "travaux au ras du sol" ; beaucoup ont été emportés à l'occasion des pluies diluviennes qui accompagnèrent le cyclone Eugénie (mars 1972).
- (108) Ces charrettes sont de proportions plus réduites, l'exacte copie du "tom-bereau" de Haute-Bretagne. Ce sont celles de l'Imerina.
- (109) Les chiffres recueillis nous semblent peu croyables : 25 FMG pour transporter sur quatre à cinq kilomètres dix kilogrammes de riz, soit près de 20 % de la valeur du produit transporté !
- (110) Très habilement, l'ODEMO distribue aux paysans des sacs marqués à son sigle, ce que les autres acheteurs n'ont pas les moyens de faire.
- (111) Fin juillet 1974, 450 t de maïs, 300 t d'arachides et 40 t de paddy ont déjà été collectés, aux prix respectifs de 17.000, 35.000 et 30.000 FMG la tonne.
- (112) Mais dans ce cas, son rayon de collecte est limité à six ou huit kilomètres par l'état des pistes.
- (113) En juillet 1973.

L'action de l'ODEMO est essentielle dans la cuvette et la présence du bureau du chef de zone, de la bascule et de l'entrepôt contribue fortement à polariser toute la vie locale sur Belobaka (114).

Le bourg a en effet un quasi-monopole des commerces (115). Contrairement à ce qui s'observe souvent dans l'Ouest, tous les commerces sont tenus par des Malgaches, essentiellement des Merina, les plus dynamiques ici. En dehors des boucheries et des hôtels, très liés au commerce des bovins (116), le commerce de détail est représenté par les cinq "épiceries" qui offrent un éventaire varié de produits alimentaires, de tissus, de vêtements de confection, d'outils et de pièces de bicyclette. Deux de ces commerçants, qui sont aussi propriétaires de taxis-brousse, offrent le maximum de choix et des articles de qualité à bon prix : avertis, ils s'approvisionnent directement à Tananarive, au Zoma pour les produits artisanaux, à Isotry pour les produits de consommation courante et auprès des grandes compagnies comme la Lyonnaise ou la Marseillaise (117) pour les produits manufacturés en affrétant un camion. Les autres "épiceries", plus modestes, sont dans la mouvance de grossistes et demi-grossistes indo-pakistanaïses de Tsiroanomandidy qui leur ouvrent un crédit de 50 % sur leurs commandes. L'activité commerciale est plus particulièrement intense le mardi, jour de marché (118), et le jeudi, jour de la distribution de nivaquine au dispensaire.

Les services publics sont également concentrés à Belobaka (119) : outre le dispensaire et la maternité tenus par un infirmier et une sage-femme, les bureaux du canton et le poste de gendarmerie, le bourg possède également la seule école primaire du canton ; une part non négligeable de la population y

-
- (114) L'ODEMO vend également du matériel agricole simple (charrues, herse métalliques, égraineuses simples pour le maïs).
- (115) 5 épiceries-bazars, 3 boucheries, 4 hôtels-gargotes, 2 bars, 1 dépôt de médicaments tenu par un médecin retraité.
- (116) Il assure aux hôtels et gargotes une clientèle assez régulière ; quant à la boucherie, c'est un sous-produit de commerce des boeufs puisque les bouchers dont des "mpanao irakely" (courtiers en boeufs) qui détaillent des bêtes sans grande valeur commerciale.
- (117) La Lyonnaise de Madagascar - SCOA et la Société Marseillaise de Madagascar disposent des meilleurs réseaux commerciaux et occupent une place prédominante.
- (118) Peu de marchands ambulants y viennent concurrencer les boutiquiers : souvent un seul, parfois deux marchands de confection ou de fripes.
- (119) Tout comme d'ailleurs les édifices culturels (temple et église).

relève donc de la fonction publique et doit s'approvisionner en riz au marché. Cette présence d'un noyau de fonctionnaires et aussi de commerçants actifs (marchands de boeufs et boutiquiers) confère un certain cachet urbain au bourg, dans la mesure où certaines maisons sont construites en briques, couvertes de tôles et pourvues de varangues. Une mentalité urbaine s'y fait également jour : l'entraide disparaît pour céder la place au travail salarié. La concentration des services au bourg se traduit également par la curieuse présence d'habitations qui sont en quelque sorte des résidences secondaires des paysans des villages d'alentour (120) ; ces maisons abritent, sous la surveillance d'un adulte désigné à tour de rôle, leurs enfants qui peuvent ainsi fréquenter l'école ; à la fin de chaque semaine et pendant les vacances, tous rentrent au village. L'existence de cette "case de passage" familiale qui reçoit également les villageois venus au marché, facilite la diffusion de l'influence modernisatrice de Belobaka.

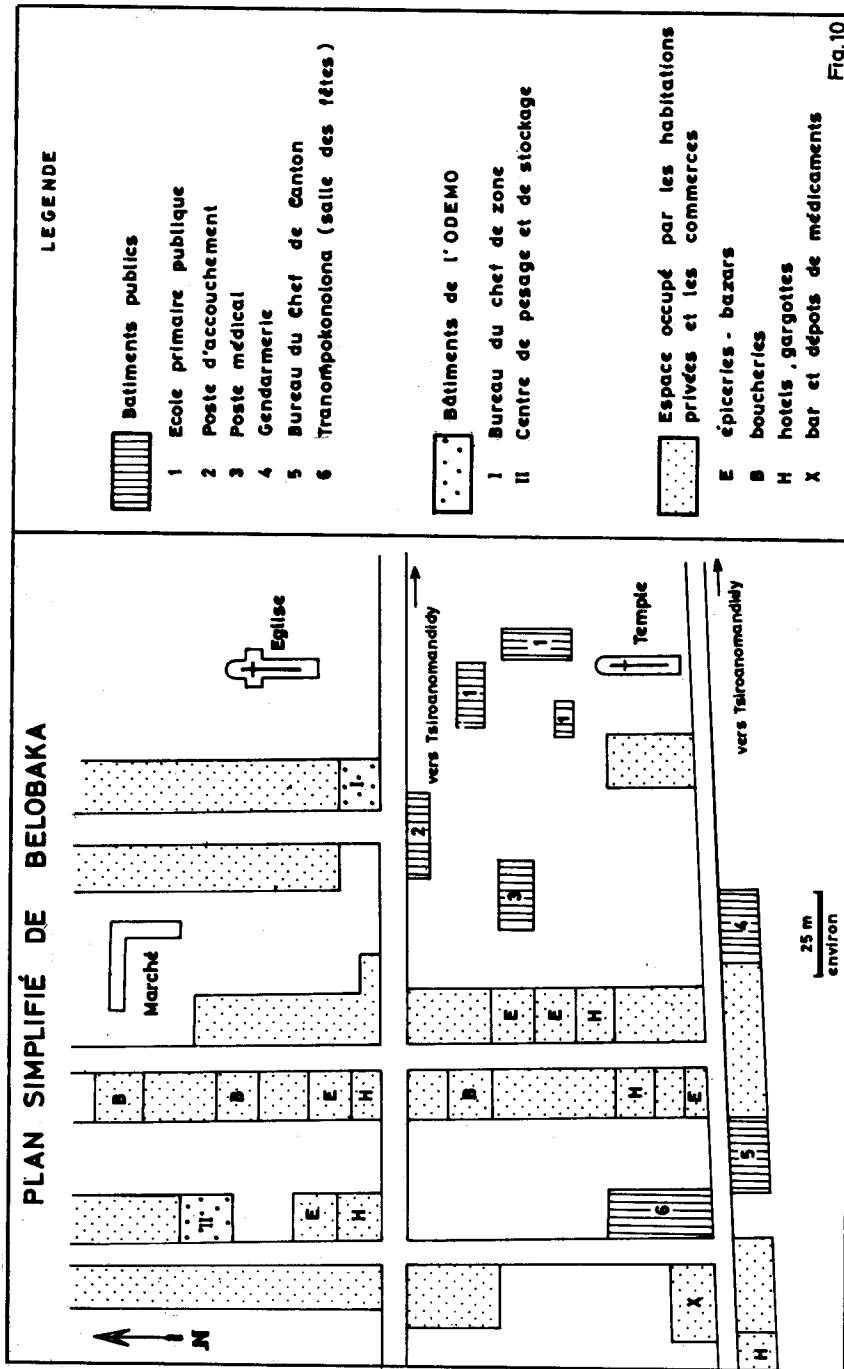
Ce bourg rural apparaît ainsi comme un petit centre régional qui anime ses alentours. Son rôle commercial lui donne un rayon d'action de l'ordre de trente et même de cinquante kilomètres pour certains produits comme les médicaments. Les paysans de villages isolés des bordures ou du Bongolava y viennent à pied s'approvisionner en produits de première nécessité (121), au moins une fois par quinzaine, sinon par semaine. Ainsi l'influence commerciale de Belobaka s'étend sur tous les villages de la cuvette et de ses bordures, du Manambolo au Kinangaly et du Bongolava au Mandalo. Son influence modernisatrice dans le domaine agricole est plus limitée car elle coïncide à la fois avec le peuplement d'agriculteurs immigrés des hautes terres centrales et avec la zone bien pourvue en pistes secondaires : elle se réduit donc pour l'essentiel à la moitié orientale de la cuvette (122). L'amélioration du réseau de pistes est bien une condition de l'extension de la conquête des terres vierges.

L'exemple de la cuvette de Belobaka et de ses bordures montre ce que peut faire, malgré un relatif isolement, une population d'agriculteurs pourvus de solides techniques de production lorsqu'elle dispose de l'espace nécessaire et d'une assistance efficace. Ces hommes qui, en décidant de migrer, ont fait la preuve de leur esprit d'initiative, constituent aujourd'hui une paysannerie qu'on peut déjà qualifier de moderne ; elle l'est par l'adoption systématique de

(120) Il s'agit des villages "ambaniandro" qui pratiquent les cultures commerciales.

(121) C'est-à-dire sel, sucre, bougie, pétrole, piles pour poste à transistors, bière, pain, etc.

(122) L'action de l'ODEMO se fait cependant sentir également au N.E. de la cuvette : au village de Besangajy, trente cinq hectares de "stylosanthes" ont été semés pour améliorer l'élevage de Mahafaly et Tandroy qui se mettent également aux cultures commerciales en faisant appel au tracteur de l'ODEMO pour le labour.



la culture attelée, par l'appel au moins temporaire au labour motorisé. Moderne, elle l'est surtout par une réelle adoption de l'économie de marché : l'effort porte sur telle ou telle culture en fonction des prix au producteur ce qui d'ailleurs, au moment des enquêtes, jouait ici au détriment de la production rizicole et en faveur des cultures sèches. Moderne, elle l'est aussi par la rapidité tout à fait étonnante de son évolution : en dix ans, des paysans autarciques qui ne possédaient qu'une angady et un couteau à riz, sont devenus des agriculteurs équipés d'un train de culture et largement tournés vers les cultures de vente. Moderne, cette paysannerie l'est encore par les perspectives de développement individuel qui sous-tendent son action : l'achat de boeufs n'est plus une fin en soi mais est devenue une spéculation commerciale avec l'embouche et le commerce des bovins ; l'achat d'un commerce de détail est le but avoué de nombreux agriculteurs.

Ces caractères particuliers tiennent aux caractères propres du milieu. à l'espace disponible, libre jusqu'ici de tout problème foncier, mais aussi à la situation générale de la région entre l'Ouest et les Hautes Terres qui en ont fait tout naturellement un pays de commerce sur l'un des grands passages des boeufs de l'Ouest. Cette évolution ne pourrait-elle cependant avoir valeur d'exemple ?

BIBLIOGRAPHIE

1. - **B.D.P.A. - s.d. 1963** : Mise en valeur du Moyen-Ouest dans la province de Tananarive.
2. - **BOURGEAT (F.) et PETIT (M.) 1968** : Caractères des surfaces d'aplanissement sur les hautes terres malgaches, in Semaine Géologique, Tananarive, p. 9 à 17.
3. - **BOURGEAT (F.) et PETIT (M.) 1969** : Contribution à l'étude des surfaces d'aplanissement sur les hautes terres centrales malgaches, in Annales de Géographie, Paris, 1969, p. 156-186.
4. - **BOURGEAT (F.) 1970** : Contribution à l'étude des sols sur socle ancien à Madagascar. Types de différenciation et interprétation chronologique au cours du quaternaire. Thèse Strasbourg - ronéo, 310 p.
5. - **DESCHAMPS (H.) 1959** : Les migrations intérieures à Madagascar. Berger-Levrault - Paris.
6. - **DONQUE (G.) - s.d. 1972** : Contribution à l'étude géographique des climats de Madagascar - Thèse d'Etat - Aix (ronéo).
7. - **GRANIER (P.) 1970** : Le stylosanthes gracilis à Madagascar. Amélioration des savanes et intégration de l'élevage à l'agriculture, in Bulletin de Madagascar - Tananarive - No. 289, p. 522-550.
8. - **LAPLAINE (L.) 1951** : Etude géologique des feuilles, Tsiroanomandidy et Soavinandriana. Travaux du Bureau Géologique, No. 14, Tananarive.
9. - **MARCHAL (J.) 1959** : Notice explicative sur les feuilles géologiques Belobaka J47 et Ambatofotsy-Mandalo (K 47), in Rapport Annuel du Service Géologique - Tananarive.
10. - **RAISON (J.P.) 1968** : Mouvements et commerce des bovins dans la région de Mandoto (Moyen-Ouest de Madagascar), in Madagascar, Revue de Géographie No. 12, janvier-juin 1968, p. 7 à 58 - Tananarive.
11. - **RAZAFIMANANTSOA - 1963** : Etude géologique et prospection du socle cristallin de la feuille Itondy (I47), in Rapport Annuel du Service Géologique - Tananarive.
12. - **FRANCOIS (P.)**, sous la direction de
1960-1961, in Enquêtes sur les budgets familiaux, fiches d'enquêtes dans les villages de Tsinjoarivo et Belobaka.

RESUME

L'auteur étudie, dans une optique régionale, un des ensembles du Moyen-Ouest malgache de la province de Tananarive. La cuvette de Belobaka lui apparaît comme un alvéole du socle malgache dans le dégagement duquel tectonique et érosion différentielle ont collaboré. Des sols fertiles, un climat tropical à saisons pluviométriques tranchées moins marqué par l'altitude que celui des hautes terres centrales, et le sous-peuplement issu de l'histoire en ont fait une région attractive pour les cultivateurs qui manquent d'espace sur les hautes terres. Les plateaux des bordures sont le domaine de très grandes exploitations d'élevage bovin. Les agriculteurs immigrés, efficacement encadrés par l'ODEMO, pratiquent une riziculture essentiellement vivrière et se tournent résolument vers des cultures de vente (maïs, arachides) menées en culture attelée. Bien située sur l'une des grandes routes du commerce du bétail, la région, animée par le bourg rural de Belobaka, participe à des formes originales d'élevage, tournées vers l'embouche.

SUMMARY

The author studies, one of the parts of the Malagasy Middle-West in the Tananarive province, from a regional point of view. He interprets the basin of Belobaka as a tectonic depression, afterwards excavated into a younger pediplain. Fertile soils, under a tropical climate with a single wet season hotter than on the High Plateaux, and scarcely populated for historical reasons, attract settlers from overpopulated areas of the High Central Lands. On the neighbouring plateaux, extensive cattle-farms have developed. Immigrated settlers, efficiently advised by the ODEMO, cultivate rice as a subsistence-crop and they turn more and more to maize and ground-nuts as cash-crops, in ox-ploughed fields. Situated along one of the most important tracks of cattle trade, with Belobaka as a landmark busy with administrative and commercial activities, the whole region is devoted to cattle-fattening, an original form of cattle-breeding for Madagascar.

